Paris douleur

3f 50



ACTE I, SCÈNE III.

PARIS VOLEUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES ET SIX TABLEAUX,

Par MM. Dumanoir, Dennery et Clairville,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 16 JUILLET 1844

« On n'est plus volé, à Paris, que par des gens qui ne sont pas des voleurs. »
Acte 1, scène 3.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
AUBRY	MM. Leménil.	Un Domestique	MM. Hénick.
ALBERT GAUTIER	Berger.	Un Garçon de restaurant	Ferdinand.
ERNEST BOURDALOUE, son ami	Alcide-Tousez.	Mme MOHICAN, portière	Mmes Moutin.
FLORESTAN, auteur dramatique	Lhéritier.	CORA, actrice	Leménil.
TROUPEAU, propriétaire et restaurateur	Dubleix.	ROSINE, lorette	Juliette.
MOHICAN, portier	Grassot.	ALINE, cousine d'Albert	Carlotta.
Un Locataire	Masson.	Une Locataire	Chéri.
Un Marchand de vin	Barthélemy.	Une Laitière	Philibert.
Un Homme du peuple	Lemeunier.	Un Groom	Chéri.
Un Porteur d'eau	Rémi.	ZIZI, LINOTTE, GIBOULETTE, lorettes.	

ACTE PREMIER.

Un carrefour. A droite, une boutique de marchand de vin; à gauche, une porte cochère; au fond, la maison de M. Troupeau, avec une fenêtre praticable; un reverbère allumé au milieu du théâtre. Au lever du rideau, il fait nuit, la rue est déserte, toutes les boutiques sont fermées. Il est cinq heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSINE, *puis* ALBERT.

Rosine, en toilette de voyage, couverte d'un grand châle, arrive, portant un paquet, etc., et va frapper à la porte: on n'ouvre pas, elle frappe de nouveau avec impatience.

LE PORTIER, *en dedans.* Qui est là ?

ROSINE. C'est moi... mademoiselle Rosine... je reviens de voyage.

ALBERT, *accourant et apercevant Rosine**. La voici !... Ah ! mademoiselle !... de grâce... un mot !...

ROSINE, *toujours près de la porte, à part*

* Albert, Rosine.

Encore lui!... (*Haut.*) Pardon, monsieur... je rentre.

ALBERT. Eh quoi! me quitterez-vous ainsi?... moi, le compagnon de voyage le plus respectueux... sans me permettre de me présenter quelquefois chez vous?

ROSINE. Mais, monsieur...

ALBERT. Un pauvre provincial, qui arrive à Paris, ce n'est pas bien dangereux.

La porte s'ouvre.

ROSINE. Je vous l'ai dit, monsieur, je demeure chez... mon oncle et ma tante... et je ne puis recevoir personne.

Elle salue, entre et ferme la porte.

SCÈNE II.

ALBERT, *seul.*

C'était bien la peine de la poursuivre jusqu'ici!... Où diable suis-je donc?... Quelle est cette rue? ce quartier? (*Se plaçant sous le réverbère et consultant sa montre.*) Cinq heures, je crois... et pas une maison ouverte, pas un être vivant!... (*Riant.*) Allons!... je fais une drôle d'entrée à Paris!... (*Aubry paraît au fond et se cache derrière un angle de maison.*) Ma foi, retournons au bureau de la diligence, et faisons porter mes bagages dans le premier hôtel venu... en attendant que je découvre mon ami Ernest Bourdaloue, qui m'a précédé de huit jours, et qui... (*Cherchant précipitamment et avec inquiétude dans ses poches.*) Ah! mon Dieu!... est-ce que j'aurais perdu... (*Se rassurant, en montrant un portefeuille.*) Non, non, le voilà... Diable! l'héritage de ma mère, soixante mille francs, c'eût été mal débuter.. Vite, à la voiture!...

Il fait quelques pas et se trouve en face d'Aubry, qui l'arrête en le saluant.

SCÈNE III.

ALBERT, AUBRY, *vêtu d'une mauvaise blouse, d'un pantalon de futaine, et portant un vieux chapeau gris. Il a une longue barbe et de grands favoris. Il tient caché derrière son dos un gourdin**.

AUBRY, *très-poliment.* Pardon, monsieur...

ALBERT. Que voulez-vous, mon brave homme?

AUBRY. Monsieur... voudriez-vous me prêter soixante mille francs, s'il vous plaît?

ALBERT, *étonné.* Vous prêter... soixante mille francs?

AUBRY. J'en ai le plus grand besoin... c'est pour achever les réparations de ma maison de campagne.

ALBERT, *à part.* Voilà un effronté coquin!

Il le regarde de la tête aux pieds.

AUBRY. Vous regardez ma tenue?... elle ne vous inspire pas beaucoup de confiance... Mais j'ai d'autres garanties.

ALBERT. Et lesquelles?

AUBRY. Ce quartier désert... cette heure de la nuit... cette rue éloignée de tout corps de garde... et, enfin (*montrant son bâton*) ce léger gourdin, qui vaut bien à lui seul soixante mille francs.

ALBERT, *riant.* Tu crois?

AUBRY. Ah! monsieur rit? Monsieur... ne va plus rire... (*Brusquement, en levant son bâton sur Albert.*) Finissons!.. La bourse ou...

ALBERT, *lui présentant le canon d'un pistolet.* Ou la vie!

AUBRY, *reculant et laissant tomber son bâton.* Ah!... (*Se remettant, et du ton le plus naturel, en se découvrant.*) Pardon, bourgeois, je me suis trompé d'adresse.

ALBERT, *le menaçant toujours.* Je pourrais, maintenant, te forcer à marcher devant moi, te conduire au poste le plus voisin, et... tu sais le reste... Vous êtes, messieurs, à l'endroit du code pénal, les premiers jurisconsultes de l'époque... mais je veux bien croire que la misère seule t'a conseillé... Tiens, prends... (*Il lui jette sa bourse.*) Ne recommence plus... et, si je me trompe, va te faire pendre ailleurs.

AUBRY, *ramassant la bourse et son bâton.* Je profiterai certainement de la liberté... Quant à cet argent, gardez-le, monsieur... Albert Gautier... (*Mouvement d'Albert.*) Je ne veux pas vous faire payer le service que je vais vous rendre.

Il lui donne la bourse.

ALBERT, *étonné.* Tu sais mon nom?

AUBRY. Il n'était pas bien difficile de le lire sur vos malles... Vous arrivez de Dijon, par la diligence de cette nuit, en compagnie d'une petite femme, que vous avez poursuivie jusqu'à cette porte... moi, je vous ai suivis tous les deux, pour vous défendre contre les voleurs.

ALBERT. Vous êtes bien bon, monsieur... Et ce service que tu m'offres... gratis?...

AUBRY. Je ne le rendrais pas à tout autre... mais à vous... (*avec attendrissement*) qui pouvez me livrer à la justice, et qui me dites... poliment: Allez vous faire pendre ailleurs!... On est sensible à ces choses-là, voyez-vous... et ça mérite un bon conseil.

ALBERT. Lequel?

AUBRY. Celui de reprendre Laffitte et Caillard, et de retourner à Dijon le plus vite possible.

* Aubry, Albert.

ALBERT. Diable!... qu'ai-je donc à redouter à Paris?

AUBRY. Presque rien... la perte de tout ce que vous possédez.

ALBERT. Rien que cela?

AUBRY. Pas davantage.

ALBERT, *riant*. Ah! je te comprends!... l'éternelle histoire des provinciaux dupés... Je serai le point de mire des filous, qui me prendront ma montre et ma bourse... le vol *à la tire*... Un de ces messieurs s'introduira chez moi, feignant de se tromper, et me laissera ses excuses en échange de ce qu'il m'aura adroitement enlevé... le vol *au bonjour*... Un autre, baragouinant l'anglais, me proposera de changer mon argent contre ses pièces d'or... le vol *à l'américaine*... Ruses grossières, dévoilées depuis longtemps par la *Gazette des Tribunaux*... (Nous recevons la *Gazette des Tribunaux*, à Dijon.) Misérables piéges, auxquels ne se prendrait plus le paysan le plus naïf... et desquels il est vraiment trop facile de se défendre.

AUBRY. Pardon, monsieur... mais ces vols, dont vous me parlez, sont aujourd'hui passés de mode... ça remonte à l'enfance de l'art... et il n'y a plus à Paris que quelques routiniers comme moi, qui s'en tiennent au... classique... (*montrant son bâton*) à la vieille école.

ALBERT, *riant*. En vérité?... on aurait inventé de nouvelles façons de prendre, de nouveaux moyens de voler?

AUBRY. Du tout!... fi donc!... on ne vole plus...

ALBERT. Ah! bah!

AUBRY. On ne prend même plus...

ALBERT. Comment?

AUBRY. On se fait donner.

ALBERT. Ah! l'on se fait donner?

AUBRY. Et voilà le beau, le grand, le sublime!... On n'est plus volé, à Paris, que par des gens qui ne sont pas des voleurs... Le marchand d'argent, qui prête à quatre-vingts pour cent... ce n'est pas un voleur... Le tripotier de bourse, qui spécule sur de fausses nouvelles... ce n'est pas un voleur... Ce monsieur, qui échange contre un million... bien réel, un nouveau bitume... imaginaire... ce n'est pas un voleur... Ceux qui vendent du coton pour de la laine, du moellon pour de la pierre, de la chicorée pour du café, du chat pour du lapin... ce ne sont pas des voleurs!

ALBERT, *riant*. Il est amusant!

AUBRY. Ce qu'on vous prendra, jeune indigène de la Côte d'Or, ce ne sera pas seulement votre bourse, votre portefeuille... que vous defendez si bien... On vous prendra ce que vous ne songez pas à défendre... votre esprit, si vous en avez... vos idées, si elles sont bonnes... votre cœur... (ça, c'est la spécialité des dames...) on vous prendrait peut-être votre main, si elle était encore disponible... et si vous étiez marié, on vous prendrait... votre femme!... dernier vol, le plus répandu de tous, et qui, généralement, échappe à monsieur le procureur du roi.

ALBERT. Très-bien!... merci de la morale... j'en suis si pénétré, que je cours de ce pas à la diligence...

AUBRY, *vivement*. Pour retourner à Dijon?

ALBERT. Pour faire enlever mes bagages... et je vais m'établir dans cet hôtel, que j'aperçois à deux pas d'ici.

AUBRY. Soit... allez, jeune homme... Paris vous est ouvert!

ENSEMBLE.

AIR *du Loup dans la bergerie*.

Voici votre chemin... mais craignez plus d'un piége!
Puisque vous dédaignez mes leçons, mes avis,
Allez donc, que le ciel vous protége:
Je ne vous retiens plus, vous voilà dans Paris!

ALBERT.

Je poursuis mon chemin et ne crains pas les piéges!
Tout aussi bien que toi, l'homme aux sages avis,
Des voleurs je connais les manéges...
Rien ne me retient plus, me voilà dans Paris!

AUBRY.

Marchez sur cette route...
Le danger n'est pas loin.

ALBERT.

C'est un duel... sans doute.

AUBRY, *à part*.

J'en serai le témoin.

REPRISE.

ENSEMBLE.

Voici votre chemin, etc.
Je poursuis mon chemin, etc.

Albert sort à gauche, Aubry à droite.

SCÈNE IV.

A peine ont-ils disparu, qu'un homme se montre à la fenêtre du fond, et s'assure qu'il n'y a plus personne dans la rue.

UN HOMME, UNE FEMME.

L'HOMME. Les v'là enfin partis, ces satanés bavards... qui vous empêchent le monde de déménager tranquillement!... (*Poussant un cri aigu et prolongé.*) Brrrr!...

UNE VOIX, *dans la coulisse*. Brrrr!...

L'HOMME. Ah! v'là Célestine. (*Entre une femme par la gauche, traînant une petite charrette à bras. A demi-voix.*) Tu as tout déposé là-bas?... la commode, les chaises, la table?...

LA FEMME. Oui, tout.

L'HOMME, *descendant, au moyen d'une corde, une couverture de laine enveloppant plusieurs objets, tels que poêlon, balai, chan-*

delier, etc. A toi le paquet, v'là le restant des ustensiles.

LA FEMME, *plaçant le paquet dans sa charrette.* Aboule!... Qu'est-ce qui te reste encore là-haut ?

L'HOMME. Le matelas et le pot à beurre.

LA FEMME. Descends le matelas, et laisse-leur le pot... il fuit.

L'HOMME, *descendant le matelas.* Tiens! le matelas aussi... fuit.

LA FEMME. Tais-toi donc!... veux-tu pas rire, dans les moments solennels!... (*Elle met le matelas dans sa charrette.*) Là, c'est tout... (*Traînant la charrette.*) V'là notre terme payé.

L'HOMME, *dans la maison.** Cordon, s'ous plaît! (*Il sort de la maison.*)* Gueux de portier !... voulait-il pas me fouiller!... parce que ce brigand de propriétaire est dans sa loge.

LA FEMME, *qui s'est arrêtée.* Ils vous prennent pour des voleurs!... Allons!... en route!

L'HOMME, *poussant par derrière.* Hu! la biche!

SCÈNE V.

LE MARCHAND DE VIN, *ouvrant sa boutique, puis* LA LAITIERE, *apportant ses pots, puis* LEONARD, *avec ses deux seaux***.

LE MARCHAND DE VIN, *roulant un tonneau à sa porte.* Ah! ah! je suis en retard, ce matin... (*La laitière entre par la gauche en fredonnant.*) Voilà déjà la laitière.

LA LAITIÈRE. Bonjour, monsieur Gargaillot.

LE MARCHAND DE VIN. Bonjour, bonjour, laitière...

Elle range ses pots près de la porte cochère.

(*A part.*) Ce damné Léonard n'arrive pas!... il va me forcer de faire mes opérations en plein jour!

La laitière entre sous la porte cochère, pour prendre d'autres pots et un tabouret.

LEONARD *portant deux seaux et chantant déjà dans la coulisse.*

Paissez,
Broutez,
Petits moutons***...

LE MARCHAND DE VIN. Silence donc, cousin !... et profitons vite de l'absence de la laitière... Vous me faites opérer trop tard, aujourd'hui...

LÉONARD. On va réparer cha... où faut-y vercha ?

* La femme, l'homme.
** La laitière, le marchand de vin.
*** Léonard, le marchand de vin

LE MARCHAND DE VIN, *montrant le tonneau qu'il a roulé.* Ici*.

LÉONARD. Ch'est-y du Bourgogne ou du Madère qué jé vercha là ?

LE MARCHAND DE VIN. C'est du Bordeaux.

LÉONARD. Tant mieux... parcé qué, chi ch'était du Madère, cha né chérait plus du Madère sèche!... eh! eh! eh!...

LE MARCHAND DE VIN. Pourquoi donc viens-tu si tard ce matin, cousin ?...

LÉONARD. Ch'est lé boulanger du coin qui m'a réténu... il m'a conta ses contrariétés avec la juchétiche.

LE MARCHAND DE VIN. Ah ! oui... on a eu la petitesse de le condamner, pour un pain qu'on lui avait volé... on a arrêté le voleur, et le boulanger ensuite... parce qu'on s'est aperçu que son pain pesait trois quarterons de moins... Pauvre boulanger !... Allons, viens boire un coup, marchand d'eau...

LÉONARD On y va (*riant*, confrère... car t'en vends prèchque autant qué moi, farcheur !

Ils entrent dans la boutique, laissant un seau dans la rue.

LA LAITIÈRE, *rentrant.* Ah! bon!... v'là ce marchand de vin qui fait ses micmacs... Filou, va!... aller mettre de... (*S'approchant du seau, qu'elle regarde attentivement.*) Tiens!... ils en ont laissé un!... (*Elle le prend et verse de l'eau dans son plus grand pot.*) Plus souvent que j'achèterai jamais du vin à ce gas-là!... (*Elle remet le seau à sa place.*) Faut qu'ils aient bien peu de conscience... car, enfin, le pain et le vin, ça devrait être sacré.

Elle retourne vivement à sa place en voyant Léonard et le marchand de vin.**

LE MARCHAND DE VIN. Au revoir, Léonard.

LÉONARD. A demain matin, cousin... (*Il prend son seau.*) Tiens! et mon cheau qui ch'est vidé tout cheul!...

LA LAITIÈRE, *chantonnant.* Prou, prou, prou!...

LÉONARD. Jé chuis ben chûr qu'y en avait dédans.

LE MARCHAND DE VIN, *regardant la laitière.* C'est un tour de la laitière.

LÉONARD, *se fâchant.* Ah! ch'est la laitière!

LE MARCHAND DE VIN, *plus bas.* Ne crie pas, cousin... j'ai là des pratiques de c'te nuit...

LÉONARD, *plus bas.* Ah!... ch'est bien, ch'est bien.

LE MARCHAND DE VIN, *à part.* Plus souvent que j'achèterai jamais du lait à c'te femme-là!... Adieu, cousin!

LÉONARD. Au révoir!

* Le marchand de vin, Léonard
** La laitière, le marchand de vin, Léonard.

ENSEMBLE.

Déjà le jour paraît!
Il faut cacher notre secret!
Sans adieu, mon cousin,
Surtout reviens / Je reviendrai } demain matin.

Le porteur d'eau sort par la gauche, le marchand de vin rentre chez lui, la laitière prend une petite boite à lait et sort par la gauche.

Le jour paraît tout à fait.

SCENE VI.

MADAME MOHICAN, TROUPEAU, MOHICAN.

Ils sortent de la maison du fond. Mohican et sa femme sont en tenue très-négligée du matin.

TROUPEAU, *sortant le premier.* Je vous répète, monsieur Mohican, que je suis mécontent de vous!...

MOHICAN, *sa casquette à la main.* Ça s'peut bien, monsieur Troupeau... mais je ne c'rois pas t'être *fautive*.

TROUPEAU. Et vous, madame Mohican... vos escaliers sont mal tenus... vous aviez juré sur l'honneur de les balayer au moins une fois par semaine.

Mme MOHICAN. Je n'en ignore pas, monsieur... mais l'homme propose et Dieu dispose... et j'étais t'indisposée.

MOHICAN. Malvina avait sa fièvre de lait.

TROUPEAU. Ça ne vous dispensait pas de faire payer les termes... Je n'avais jadis qu'un concierge mâle, et c'est pour que ma maison fût bien tenue, que j'ai consenti à prendre des portiers... des deux genres.

MOHICAN. Monsieur va toucher tous ses loyers... (*indiquant la fenêtre*) sauf celui de la petite chambre du premier, qui m'a répondu : De quoi! de quoi!... des navets!...

TROUPEAU. Des navets?... Je ne me contente pas de ce légume... je ferai vendre ses meubles!... (*Se retournant vers la fenêtre.*) Je ferai vendre tes meubles!... Veillez à ce qu'il n'en sorte pas un seul!

MOHICAN. J'y veillerai tout le jour, et pour ce qui est de la nuit, je ne laisserai pas coucher Malvina d'un seul instant... S'il y a subterfuge, je ne croirai pas t'être *fautive*.

TROUPEAU. J'ai toujours eu du malheur avec cette chambre du premier!

Mme MOHICAN, *gaiement.* C'est, ma foi, Dieu, vrai!... on peut dire que vous avez du malheur... (*Riant.*) Le précédent locataire ne payait pas non plus.

TROUPEAU. Et vous avez laissé sortir tout son mobilier!

MOHICAN. Dam! monsieur, je n'y ai vu que du feu... Le scélérat travaillait dans les jouets d'enfants... et quand on est venu saisir... berniquet pour sansonnet... pas un meuble, pas une chaise, pas un bout de table!... Il avait fabriqué des petites commodes avec son bois de lit, et des petits bois de lit avec sa commode... des balles avec la laine de ses matelas, et jusqu'à la glace du propropriétaire, qu'était devenue des petits miroirs à deux sous!... Eh! eh! eh!... Il me faisait admirer tout ça, qu'il emportait chaque matin, le drôle... Eh! eh! eh!... Je ne soupçonnais pas ce mode de déménagement en détail... Eh! eh! eh!...

Mme Mohican rit aussi.

TROUPEAU, *furieux.* A l'avenir, les portiers seront responsables... j'exigerai un fort cautionnement!... cent mille francs de cautionnement!... Maudite maison!... Ah! si je n'avais pas, pour me réécupérer, mon petit établissement de pâtissier-traiteur, à la barrière de l'Étoile!...

MOHICAN. Mais, monsieur...

AIR : *Partez, partez à l'instant.* (Mémoires de deux jeunes mariés.)

Demain, chez moi vous viendrez,
Et s'il me manque une obole,
J'en donne ici ma parole,
C'est vous qui m'en répondrez!

MOHICAN, *à part.*

Vieux cornichon!.. je d'mande un peu
Si j'peux répondr' des locataires!..

TROUPEAU.

Vous m'entendez?

MOHICAN, *à part.*

Quand donc, mon Dieu!
Qu' les portiers s'ront propriétaires?

TROUPEAU.

Demain, chez moi, etc.

LES PORTIERS.

Demain, chez vous je viendrai;
Mais s'il vous manque une obole,
J'en donne ici ma parole,
C' n'est pas moi qui répondrai!

Troupeau sort par la droite.

MOHICAN, *au fond, quand Troupeau est sorti.* Vieille canaille, va!... et dire qu'on se lève à des quatre heures du matin pour ça... (*Tirant sa montre.*) Cinq heures et demie!... Allons-nous recoucher, Malvina... et s'il n'est pas content, je lui dirai, comme le locataire : des navets!

Ils rentrent dans la maison.

SCÈNE VII.

BOURDALOUE.

Il est en robe de chambre, pantoufles, et coiffé d'un madras. Il entre par la droite, un grand pain sous le bras, une tasse dans une main et une bouteille dans l'autre. Il s'avance en méditant profondément.

Trois sous de lait, ça fait 3... 14 sous de

pain, ça fait... (*Il cherche.*) 14... 14 et 3, 17... 8 sous de vin, ça fait... 8... 17 et 8, 25... total général, 25 sous. (*Avec satisfaction.*) Et quand je pense qu'il n'y a pas huit jours, ils me disaient tous, à Dijon : « Bourdaloue, mon bon, tu as beau être le fils du premier moutardier de ce chef-lieu, tu te feras attraper, à Paris, comme un jobard de la plus forte espèce... on te fera voir soixante-douze chandelles... » Ils doublaient, en ma faveur, le nombre des chandelles qu'on fait voir !... (*Avec aplomb.*) Non, mes amis, non, palsambleu ! non !... nous croyons être un petit peu roué... nous connaissons à fond tous les piéges que ces bêtas de Parisiens tendent aux provinciaux si futés... et quand le petit Albert Gautier, mon jeune ami, viendra me rejoindre, il trouvera un mentor assez bien dressé... Allons ! à mes provisions !...

SCÈNE VIII.

BOURLADOUE, UN HOMME *, *en costume, d'ouvrier, entrant de la droite.*

L'HOMME, *saluant.* Pardon, monsieur...

BOURDALOUE, *à part.* Qu'est-ce que c'est que ça ?... ça doit être un filou ?

L'HOMME. Excusez si je vous arrête, bourgeois... je voulais vous demander...

BOURDALOUE, *à part.* C'est un filou !... Va, embourbe-toi, mon bonhomme... (*Prenant un air malin.*) Vous vouliez me demander... quoi ?

L'HOMME. C'est y vous qui vient de perdre un beau binocle ?

BOURDALOUE. Un beau binocle ?... mais dam ! je ne sais pas... (*il se fouille*) ça m'étonnerait .. ça m'étonnerait d'autant plus... (*il se fouille encore*) que je n'en ai jamais eu.

L'HOMME. Oh ! alors, excusez, monsieur. (*Il fait mine de s'en aller, puis revient sur ses pas.*) Après ça, si monsieur n'en a pas... je pourrais lui céder celui-ci... Seulement, y a une chose qui m'embarrasse... c'est que je ne sais pas si c'est de l'or ou du simple argent, et j'aurais peur de tromper monsieur.

BOURDALOUE, *à part.* Tiens ! ce pauvre homme !... et moi qui soupçonnais... Ah !... je m'en veux beaucoup.

L'HOMME. Après ça, on peut s'arranger... Tenez, il est très-joli, pas vrai ?

BOURDALOUE. Il est assez joli.

L'HOMME. Eh bien ! prenez-le pour du simple argent... vous serez sûr de ne pas y perdre... rien qu'en simple argent, ça vaut... 8 francs.

BOURDALOUE. En simple argent, oui... mais si c'était de l'or ?...

* L'homme, Bourdaloue.

L'HOMME. Oh ! puisque je l'ai trouvé... j'aurai toujours fait une bonne journée.

BOURDALOUE, *à part.* Tiens, c'est vrai, puisqu'il l'a trouvé... (*Haut.*) Voici 8 francs.

L'HOMME. Merci bien, monsieur.

Il sort à droite.

BOURDALOUE. Justement j'avais besoin de cet accessoire... pour faire mes provisions du matin.

Il met le binocle devant ses yeux, et se dirige à gauche.

SCÈNE IX.

ALBERT, BOURDALOUE, *puis* LA LAITIÈRE.

ALBERT, *entrant de la gauche.* Ah !... mes effets sont à l'hôtel... courons chez Bourdaloue... (*Il se heurte presque avec lui.*) Pardon, monsieur... pour aller dans la rue de...

BOURDALOUE. Hein !... en croirai-je mon binocle ?... Albert !...

ALBERT. Bourdaloue !... J'allais chez toi... (*La regardant.*) Mais dans quelle tenue te promènes-tu donc ?

BOURDALOUE. Tenue du matin, tenue d'homme très-bien, je t'assure... Mais laisse-moi donc te serrer... Ce cher Albert !... te voilà donc à Paris !... en plein Paris !...

ALBERT. J'arrive... je descends de voiture... et déjà je suis mis à l'épreuve... Venu dans ce quartier, à la poursuite d'une petite femme charmante, d'une compagne de voyage... j'ai fait la rencontre la plus originale...

BOURDALOUE. Tu me conteras ça... Donne-moi d'abord des nouvelles de là-bas... de Dijon... Le papa?... il va bien?.. tant mieux!... la petite cousine ?... elle va bien ?... allons, tant mieux... Et on t'a laissé partir !...

ALBERT. Oh ! ça n'a pas été sans peine... mais je l'avais décidé, je l'avais mis dans ma tête !... Songe donc que, dans un an, j'épouse ma cousine... je deviens un grave père de famille... me voilà confiné à tout jamais dans notre ville natale... Et Paris ! Paris !... c'était mon rêve !... Je brûlais de connaître tous ses plaisirs, de savourer toutes ses émotions... quelque chose me disait là qu'une vie nouvelle m'y attendait, que j'y trouverais la fortune... qui sait ?... peut-être même un peu de gloire... Car, tu ne sais pas...

BOURDALOUE. Non, j'ignore.

ALBERT. J'écris, je compose... j'ai fait une pièce de théâtre.

BOURDALOUE Bah ! vraiment ?... pour la troupe de Dijon ?

ALBERT. Allons donc !... des compatriotes, de amis... ils m'auraient sifflé... Non, non, j'ai fait mieux... prévoyant qu'à Paris j'aurais besoin d'un guide, d'un appui, j'ai adressé ma pièce à monsieur Florestan, un auteur

assez en vogue, auquel on m'avait recommandé.

BOURDALOUE. Ah ! je te claquerai... je te claquerai ferme... (*il fait le mouvement et s'arrête*) quand je n'aurai rien dans les mains... Ah ça, tu viens loger avec moi, n'est-ce pas?

ALBERT. Certainement.

BOURDALOUE. Tu arrives, et j'ai huit jours de Paris... je te garerai des filous.

ALBERT, *souriant.* Comment donc !... mais je compte sur toi. (*Avec intention.*) A propos, et tes 20,000 francs?

BOURDALOUE. Tu les crois fondus, croqués, cher ami ?... ils ne le sont point.

ALBERT. Tu les as placés sur l'état?

BOURDALOUE. L'état?... allons donc !... un farceur qui vous donne quatre pour cent de vos fonds !... Mieux que ça... je suis actionnaire dans deux entreprises quelque peu ficelées.

ALBERT. Des entreprises ?

BOURDALOUE. La première est une société en commandite pour la destruction des hannetons...

ALBERT. Ah ! bah !

BOURDALOUE. Au capital de six millions de milliards... de hannetons... La seconde est une fabrique d'instruments d'un nouveau genre...

ALBERT. D'instruments à vent?

BOURDALOUE. Non... à eau... j'en ai déjà reçu trois, pour mon dividende.

ALBERT. Et à quoi passes-tu ton temps ?

BOURDALOUE. A tout... mais particulièrement à courtiser les belles... Ah ! mon cher !... voilà un article coquet !... et dont Paris est joliment approvisionné !... Oh ! les *fâmes*, mon ami, les *fâmes* !... (*Changeant de ton.*) Faut encore prendre garde, on est bien volé.

La laitière rentre et s'assied à sa place.

ALBERT. Nous causerons de tout cela chez toi... viens...

BOURDALOUE. Un instant !... et mes provisions !...

ALBERT. Comment !..... tu les fais toi-même ?... tu n'as donc personne pour te servir ?

BOURDALOUE. Si fait... j'ai une femme de ménage... mais, à Paris, vois-tu, il ne faut avoir confiance qu'en soi-même... Tiens, tu vas me voir procéder... D'abord, le marchand de vin... tu achèterais ton vin à la bouteille ou au litre?... Moi, non... je lui en ferai tirer tout exprès pour moi... de ce tonneau-ci.

Il montre celui où l'on a mis de l'eau.

ALBERT. Que de précautions!

BOURDALOUE. Il faut ça à Paris, pour ne pas être trompé... A présent, la laitière *... (*A la Laitière, en présentant sa tasse.*) Pour trois sous, s'il vous plaît ?

LA LAITIÈRE. Voilà, voilà, monsieur..... voulez-vous ça en cruche ou à la pinte ?

BOURDALOUE. Ni pinte, ni cruche... j'en veux de ce grand pot-ci.

Il montre celui où la laitière a mis de l'eau.

LA LAITIÈRE, *souriant.* A votre service, monsieur.

BOURDALOUE, *d'un air malin.* Eh ! eh ! je suis de province, la laitière, je suis de province... (*A Albert.*) Vois-tu, il suffit qu'on soit de Montargis ou de Quimper, pour qu'on vous traite de provinciaux.

LA LAITIÈRE. Vous v'là servi.

BOURDALOUE. Et vous v'là payée. (*La Laitière sort. A Albert.*) C'est du lait, ça !... c'est du bon lolo, ça !... il est aussi pur que celui que je buvais dans mon extrême jeunesse... à même... Oh ! je te guiderai dans toutes tes emplettes, sois tranquille... (*Vivement.*) Eh ! tiens, en fait d'emplettes, regarde-moi ça.

ALBERT. Ton binocle ?

BOURDALOUE. Un binocle tout frais... et qui me revient à 8 francs!... 8 francs!... comment trouves-tu ça ?

ALBERT, *regardant le binocle.* Je trouve ça... laid.

* La laitière, Bourdaloue, Albert.

SCÈNE X.

BOURDALOUE, AUBRY, ALBERT.

Aubry se tient derrière eux et écoute.

BOURDALOUE, *tenant le binocle dans sa main.* Et la valeur intrinsèque, malheureux!... Si c'est de l'or, ça vaut cent francs... si ce n'est que de l'argent, ça en vaut trente.

AUBRY, *s'avançant entre eux et prenant le binocle qu'il examine.* C'est du cuivre, ça vaut 25 sous.

ALBERT, *le reconnaissant.* Lui !

BOURDALOUE. Du cuivre!... Ah! fichtre! je n'avais pas pensé à ce troisième métal... Je suis volé !

ALBERT, *à Aubry.* Encore toi ?

AUBRY, *se découvrant.* Toujours moi, monsieur Albert... et j'ai idée que nous nous verrons encore quelquefois.

ENSEMBLE.

AIR *de Lucie.*

Allons, courage !
Vous êtes libre, et maintenant
Bravez l'orage :
En avant ! (*bis.*)
Riez de ma prudence;
Marchez sans défiance,
Le cœur plein d'espérance,
Vers le plaisir
Qui va s'offrir !
Allons, courage, etc.

ALBERT.

Allons, courage!
Je suis mon maître, et maintenant,
Bravons l'orage:
En avant! (*bis.*)
La plus douce espérance
Me sourit, et, d'avance,
Sans crainte, je m'élance
Vers le plaisir
Qui va s'offrir.
Allons, courage, etc.

BOURDALOUE.

Allons, courage!
Je le protége, et, maintenant,
Bravons l'orage:
En avant! (*bis.*)
Contre son imprudence,
Par mon expérience,
Je saurai bien, je pense,
Le prémunir,
Le garantir!
Allons, courage, etc.

Il passe près d'Albert. Albert et Bourdaloue sortent à droite, Aubry les suit de l'œil.

ACTE DEUXIÈME.

Un cabinet de travail chez Florestan : bibliothèque, bustes, etc. Portes latérales, porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORESTAN, *seul, assis à une table à gauche et écrivant.*

Bravo!... je suis enchanté de ce passage... ça n'est pas extrêmement neuf, mais ça fait toujours de l'effet... (*Se levant et appelant.*) Mohican!... (*Reprenant.*) Ah! c'est qu'après le triomphe que j'ai remporté hier au soir, je dois redoubler d'efforts!... (*Plus bas.*) Si l'on savait que cette pièce que j'ai fait jouer avec tant de succès... Ah! je ne suis pas sans inquiétudes... Ce petit monsieur de Dijon, qui, du fond de sa province, m'avait envoyé sa comédie, s'il venait à savoir... Bah! ses plaintes lointaines n'arriveront jamais jusqu'aux oreilles du public parisien... D'ailleurs, j'ai beaucoup changé... j'ai changé le titre, le nom des personnages... je n'ai conservé que les noms historiques... et puis, n'est-ce rien que d'accepter la responsabilité d'un ouvrage?... de celui-ci, surtout, qui s'attaque à la famille Mareignac!... une grande famille de l'Empire... qui pourrait se fâcher, s'il en restait quelque membre!... Heureusement, il n'en reste pas... Mais, voyez un peu si ce Mohican arrivera!... (*Appelant au fond.*) Mohican! Mohican!

SCÈNE II.

FLORESTAN, MOHICAN.

MOHICAN, *entrant par le fond.* Voilà, voilà! Ah! c'est votre habit que vous demandez?... ça va être fait tout de suite.

Il entre dans la chambre à droite.

FLORESTAN, *avec humeur.* Et moi qui voulais sortir!... Tâchons du moins de profiter de ce retard pour achever mon couplet. (*Il se rassied.*) Dans une pièce militaire, dont l'action se passe en Afrique, et de nos jours, il faudrait des couplets ronflants, des couplets un peu *chauvin.*

MOHICAN, *qui est entré, un habit et une brosse à la main.* (*A lui-même.*) Toujours dans le feu de la composition!... il fait des *verses*... C'est beau, les belles-lettres!... Dieu de Dieu! que les belles-lettres sont donc belles!... Si je n'avais pas été portier, j'aurais voulu être auteur.

FLORESTAN. Quel diable d'air choisir?... Ah!... *la Famille de l'apothicaire*... (*Fredonnant l'air :*) Tra, la, la, la...

MOHICAN. Il se chante quelque chose à lui-même... Ça me rappelle les couplets de l'an six que je fredonne à mon épouse.

Il chante sans accompagnement, sur l'air : *Avec vous sous le même toit.*

Malgré leur intrépidité,
Et malgré leur foi politique,
Les blanc n'ont jamais résisté
Aux soldats de la république!

FLORESTAN, *se levant.* Hein?... qu'est-ce que vous chantez donc là?

MOHICAN. Moi, monsieur?... rien!

FLORESTAN. Si fait, parbleu!... vous chantiez un couplet du temps de la république.

MOHICAN. Monsieur, mes opinions politiques me le permettent.

FLORESTAN, *à lui-même.* Il y a quelquefois des idées dans ces vieux ponts-neufs.

MOHICAN. Je chantais pour me distraire; mais, du moment que ça incommode monsieur...

FLORESTAN. Moi?... nullement... au contraire... j'aime le bruit autour de moi quand je travaille... Voltaire composait au café... Ainsi, ne vous gênez pas.

Il se rassied.

MOHICAN. Monsieur est comme Voltaire... ça ne m'étonne pas.

AIR : *Avec vous sous le même toit.*

Malgré leur intrépidité...

FLORESTAN. Voyons un peu si ça ne pourrait pas m'aller.

Chantant et écrivant.

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Malgré leur intrépidité...

MOHICAN, (1er AIR)

Et malgré leur foi politique...

FLORESTAN, (2me AIR.)

Et malgré leur foi politique...

MOHICAN, (1er AIR.)

Les blancs n'ont jamais résisté
Aux soldats de la république !

FLORESTAN. Ah ! diable !... ça ne va plus... les blancs, la république...

MOHICAN. C'est drôle... je ne me souviens plus...

FLORESTAN. Ah ! j'y suis !...

(2me AIR.)

Les noirs n'ont jamais résisté
Aux braves soldats de l'Afrique !

MOHICAN. Ah ! m'y v'là !

(1er AIR.)

Après avoir des Italiens
Culbuté la cavalerie...

FLORESTAN. Italiens !... Italiens !... ah !...

(2me AIR.)

Après avoir des Africains
Culbuté la cavalerie...

MOHICAN, (1er AIR.)

Nous avons pris mille Autrichiens
Dans les plaines de l'Italie !

FLORESTAN. Autrichiens !... Italie !... ça ne me va plus !... Ah !...

(2me AIR.)

Nous avons pris cent Maroquins
Dans les plaines de l'Algérie !

ENSEMBLE.

MOHICAN, (1er AIR.)

Nous avons pris mille Autrichiens
Dans les plaines de l'Italie.

FLORESTAN, (2me AIR.)

Cela vaut bien ses Autrichiens
Dans les plaines de l'Italie.

MOHICAN. J'espère, monsieur, que vous avez encore eu, hier, un fameux succès !...

FLORESTAN, *se levant.* Mais, oui.

MOHICAN. C'est que vous êtes un grand auteur, monsieur... Qui est-ce qui parle de monsieur Molière et de monsieur Voltaire ?... Vous écrasez les Molière, vous abattez les Corneille et vous enfoncez les Racine à quinze pieds sous terre !...

FLORESTAN. Merci ! merci ! mon cher Mohican... je conviens que je compose avec une facilité... extraordinaire.

MOHICAN. Ah ! oui, que ça vous est facile...

FLORESTAN. Et pourtant, messieurs les auteurs, mes confrères, ont refusé de m'admettre dans leur association !...

MOHICAN. C'est l'envie, c'est la pure envie !

FLORESTAN. Sous prétexte que pour être des leurs, il faut avoir produit au moins une pièce, et que je n'aurais fait... que refaire celles des autres !... (*On entend frapper à la porte du fond.*) Entrez.

MOHICAN, *annonçant.* Mademoiselle Cora !

FLORESTAN, *à Mohican.* Laissez-nous.

MOHICAN. Oui, grand homme !...

SCÈNE III.

MOHICAN, CORA.

CORA. Ah ! déjà au travail ! je suis indiscrète...

FLORESTAN. Pouvez-vous l'être jamais, ma voisine ?... par quel heureux hasard...

CORA. Un hasard !... quand je viens vous adresser mes remercîments !...

FLORESTAN. Pourquoi donc ?

CORA. Je vous dois un nouveau succès... ce matin, tous les journaux parlent de moi dans la pièce nouvelle...

FLORESTAN. Vous avez été adorable... Le rôle est fort peu de chose, sans doute...

CORA. Comment ! peu de chose ?... est-ce que je tiens au dialogue, aux couplets ?... c'est un rôle à toilette, un rôle à physique... c'est mon emploi et ma spécialité.

FLORESTAN. Et que disent de la pièce ces maudits journaux ?

CORA. Ce que je leur ai fait dire... j'ai toute la presse à ma dévotion.

FLORESTAN. Cette chère Cora !

CORA. Cela m'a coûté trente œillades, douze sourires et trois baisers... mais je ne regarde pas à la dépense quand il s'agit de mes amis.

FLORESTAN. S'il m'était permis de m'acquitter en semblable monnaie... Mais comment faites-vous pour désarmer ainsi...

CORA. Rien de plus facile.

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Le lendemain d'une première,
Quand j'entre au bureau du journal,
Le rédacteur est en colère :
De l'ouvrage il dira du mal.
Il prend sa plume... alors je me présente,
Je lui souris... sa verve est moins mordante...
D'un baiser la douce faveur
Désarme enfin le rigide censeur...
Et toujours la pièce est charmante
Quand je quitte le rédacteur.

ALBERT, *en dehors.* Je sais qu'il y est... je vous dis que j'entrerai !

FLORESTAN, *vivement.* Je n'y suis pour personne !

SCÈNE IV.

ALBERT, FLORESTAN, CORA.

ALBERT, *entrant.* Excepté pour moi, monsieur!

FLORESTAN. Qui êtes-vous, monsieur?

ALBERT. Je me nomme Albert Gautier.

FLORESTAN, *troublé.* Albert Gautier!... (*Se remettant.*) Enchanté, monsieur, de faire avec vous plus ample connaissance... Etes-vous depuis longtemps à Paris, monsieur?

ALBERT. Depuis assez longtemps, pour avoir assisté à la première représentation de *votre* pièce.

FLORESTAN. Ah! ah!... Eh bien, comment l'avez-vous trouvée?

ALBERT. Mais, je l'ai trouvée... ce que je l'ai faite.

FLORESTAN. Vous?... Eh mais, attendez donc!... je crois me souvenir que ma pièce a quelques rapports avec la vôtre.

ALBERT. Quelques rapports?...

FLORESTAN. Mais que voulez-vous... c'est terrible aussi... on m'accable de manuscrits... Je ne veux plus en recevoir... on est exposé à des réminiscences...

ALBERT. Réminiscences, dites-vous?... un plagiat, un vol, monsieur!

FLORESTAN. Monsieur! (*A Cora.*) Pardon, chère amie, vous voyez quels sont les ennuis de ce ce métier-là.

CORA. Le talent n'a-t-il pas toujours des envieux!

ALBERT. Eh bien, monsieur, veuillez me rendre mon manuscrit.

FLORESTAN. Votre manuscrit?... mais je ne l'ai pas!... Il vous a été rendu!...

ALBERT. Ah! je comprends, je devine... on a eu soin d'anéantir les preuves.

FLORESTAN. Monsieur!...

ENSEMBLE.

ALBERT.

AIR : *Final de la Savonnette.*

Ah! c'est une infamie!
C'est une indignité!
(*Avec ironie.*)
Un homme de génie
Manquer de probité!

FLORESTAN ET CORA.

Ah! c'est une infamie!
C'est une indignité!
Douter de mon/son génie
Et de ma/sa probité!

ALBERT. Ah! je dirai devant tous...

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur le général Desgranges!

FLORESTAN. Desgranges?

CORA, *se redressant.* Un général!

FLORESTAN, *à Albert.* Sortez, monsieur...

SCÈNE VI.

ALBERT, AUBRY, FLORESTAN, CORA.

Aubry est en tenue de ville élégante. Il porte des cheveux et des favoris blancs.

AUBRY, *arrêtant Albert.* Restez, de grâce, monsieur.... (*A Florestan.*) Suis-je bien ici chez monsieur Florestan?

FLORESTAN. C'est moi, monsieur.

AUBRY. Très-bien... Monsieur, vous êtes l'auteur de la pièce qu'on a jouée hier, sous le titre des *Secrets de famille?*

FLORESTAN. Oui, monsieur.

ALBERT. Je ne puis souffrir!...

AUBRY, *à Albert.* Pardon, monsieur, si j'ai pris la liberté de vous retenir... (*A mi-voix, pendant que Florestan approche des siéges.*) Mais je désire que vous assistiez à l'explication que je viens demander. (*A Cora, qui va pour sortir.*) Restez aussi, mademoiselle *.

CORA, *saluant.* Monsieur...

FLORESTAN, *à part.* Qu'est-ce que cela veut dire?

Tout le monde se place.

AUBRY. Messieurs, j'étais hier au spectacle... (*A Cora.*) Je vous reconnais, mademoiselle... vous étiez adorable en déesse de la Liberté... (*A Florestan.*) Il paraît, monsieur, que vous êtes merveilleusement instruit des chroniques les plus secrètes du temps de l'Empire?

FLORESTAN. Mais oui... je me suis livré aux recherches les plus scrupuleuses.

AUBRY, *avec douceur.* Et vous n'avez pas craint de divulguer, d'exploiter une anecdote qui touche à l'honneur d'une grande famille... (*avec force*) la mienne, monsieur!... Je suis le général Desgranges, comte de Mareignac!

Il se lève.

TOUS, *se levant.* De Mareignac!

FLORESTAN, *à part.* Il en reste encore un!

AUBRY. Vous devinez maintenant le motif

* Albert, Florestan, Aubry, Cora.

qui m'amène... une réparation éclatante et prompte.

FLORESTAN. Mais, général...

AUBRY, *à Cora, en la faisant asseoir.* Votre costume était délicieux *... j'aurais donné vingt-cinq louis pour monter dans les coulisses. (*A Florestan, tout en lui faisant signe de s'asseoir et s'asseyant lui-même; Albert seul reste debout.*) Savez-vous, monsieur, qu'avant de porter la honte dans une famille, il faut être, ou bien sûr de ce qu'on avance, ou bien certain de son courage et de son adresse?

FLORESTAN. Général, ce langage...

AUBRY, *à Cora.* Vous avez une robe charmante, mademoiselle... et vous la portez avec une grâce!... (*A Florestan.*) C'est donc un duel, un duel à mort...

FLORESTAN. Eh bien, monsieur!...

AUBRY. Très-bien!... très-bien!... nous nous comprenons à merveille!... Seulement, comme les chances d'un combat sont toujours incertaines, et qu'il faut une vengeance plus assurée à la famille que vous avez outragée... je dois vous prévenir que j'ai déposé une plainte en diffamation... Je souhaite, monsieur, que les chances de notre duel vous soient assez favorables pour vous permettre de faire... deux ou trois années de prison.

Tout le monde se lève.

FLORESTAN. Hein!... deux ou trois... (*A Albert.*) Ah ça, monsieur, vous n'avez donc pas de sang dans les veines?...

ALBERT. Que voulez-vous dire, monsieur?

FLORESTAN. Comment! depuis une heure, vous entendez tout ce qu'on me dit, tout ce qu'on me reproche, et vous ne répondez pas un seul mot!...

ALBERT. Et que voulez-vous que je dise, monsieur?

FLORESTAN. C'est ainsi que vous reconnaissez mes bontés!... J'ai la faiblesse d'offrir à votre inexpérience l'abri d'un nom... populaire... je me dévoue, à votre place, aux rigueurs de la critique, et vous ne savez que dire, quand on me demande réparation d'une insulte dont vous êtes l'auteur!... quand on m'accuse d'avoir attaqué l'honneur de cette noble famille, que je ne connais même pas, moi... (*A Aubry.*) Car je ne la connais pas!

AUBRY. Se peut-il?

FLORESTAN, *à Albert.* Lorsque enfin on met sur mon compte toutes les monstruosités que renferme votre scandaleux ouvrage!...

AUBRY *et* CORA. Son ouvrage?...

ALBERT. Eh bien, oui, mon ouvrage!... puisque vous en convenez enfin!

FLORESTAN, *passant à droite.* Allons donc *!...

ALBERT. Car je n'en déclinerai pas plus la responsabilité, maintenant qu'il y a quelque danger à l'accepter, que lorsque j'en venais réclamer l'honneur et le profit.

FLORESTAN. C'est bien heureux, monsieur!

AUBRY, *à Albert.* Ainsi, monsieur, c'est vous qui êtes l'auteur de cette pièce?

ALBERT. Oui, général... J'ignorais sans doute que cette modeste comédie eût une pareille portée... mais je n'en suis pas moins prêt à vous donner réparation.

AUBRY. Permettez, messieurs, permettez... je ne connais, moi, je ne puis connaître que le signataire de l'ouvrage... et il y aura duel!... il y aura procès!... (*A Florestan.*) A moins que vous ne déclariez, ici même, par écrit, que la pièce est de monsieur... de monsieur seulement... à moins que son nom ne remplace le vôtre sur l'affiché... à moins qu'il ne soit reconnu par tout le monde que c'est monsieur, monsieur seul, qui doit être poursuivi et châtié!

FLORESTAN, *allant écrire à la table à gauche.* Qu'à cela ne tienne!

AUBRY, *s'approchant d'Albert et à mi-voix.* Il paraît que l'on vous volait... votre esprit!

ALBERT, *étonné, le regardant.* Monsieur!

AUBRY, *froidement.* Votre ouvrage est fort spirituel *.

FLORESTAN, *remettant à Aubry la déclaration qu'il vient d'écrire.* Voici, général.

AUBRY, *à Albert.* Je garde ce papier.

ALBERT, *à Aubry.* Maintenant, je suis à vos ordres, monsieur...

AUBRY. C'est bien, je vous attendrai chez moi...

Il fait quelques pas.

ALBERT. Chez vous, général?

AUBRY. Rue Thibautodé, n° 28.

Il sort; les autres personnages l'accompagnent. Le rideau baisse.

* Albert, Aubry, Florestan, Cora.

ACTE TROISIÈME.

Un petit salon chez Albert et Bourdaloue.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBERT, BOURDALOUE.

Ils sont assis à une table à gauche et déjeunent; après le lever du rideau, Albert se lève, jette sa serviette sur la table, et va s'asseoir sur un fauteuil, à droite*.

BOURDALOUE. Comment! tu as déjà fini de déjeuner?.. moi, pas... j'en suis encore au café à la crème... cette excellente crème, dont je fais moi-même l'emplette... avant son mariage avec l'eau de la Seine... Ah! que je te félicite d'être venu loger avec ton ami!... un gaillard, qui ne te laissera pas flibuster facilement!... Dès que tu guigneras un voleur, ne t'inquiète pas... appelle : Bourdaloue! eh! Bourdaloue!... j'arrive, je toise mon homme, il voit à qui il a affaire, et il dit : « Non, non, je ne me frotte point à ce grand-» là!... » (*S'interrompant.*) Ah ça, tu ne m'écoutes pas... tu penses à quelque chose?

ALBERT. Je songeais à cette singulière aventure que m'a value ma pièce... à ce général de Mareignac, qui me provoque, me donne rendez-vous chez lui... et qui part pour la campagne.

BOURDALOUE. Ah! oui, rue Thibautodé, n° 28.

ALBERT. Ah! bah!... (*avec passion*) j'aime mieux songer à elle!

BOURDALOUE. Qui elle?... Aline Bizot, de chez nous?

ALBERT. Allons donc!... est-ce qu'on rêve à sa femme?... on a le temps de s'en occuper plus tard... mais elle, ma délicieuse rencontre de Laffitte et Caillard!...

BOURDALOUE. C'est ça qui te coupe l'appétit?.. enfant!... Certes, les femmes m'agitent beaucoup... mais leur permettre d'empiéter sur mes fonctions les plus sacrées!.. fichtre! non!.. Et, tiens, à me voir livré tranquillement à ce café à la crème, devinerais-tu que je suis dans le coup de feu d'une aventure galante?

ALBERT. Toi?

Il se lève.

BOURDALOUE, *se levant aussi.* Moi, Ernest... moi, Bourdaloue... Je ne voulais te dire ça qu'après avoir tordu le col à la malheureuse... mais, bah!... Apprends donc que j'ai ébauché cette intrigue avant-hier, au spectacle... où tu n'as pas voulu m'accompagner... Tu veux toujours y aller sans moi, et tu te fais voler.

ALBERT. Comment ça?

BOURDALOUE. D'abord, je t'ai vu... tu applaudis tout, mon ami... c'est bête!... Moi, je siffle tout!.. ou bien, je fais avec ma langue ceci : (*il fait claquer sa langue sur son palais*). Ça fait dire autour de moi : « Oh! oh! » il s'y connaît ce grand jeune homme .. c'est » un fort... » Il n'y a que ça à faire (*Il recommence le bruit*). Ensuite le chapitre des billets!... tu les prends au bureau, malheureux?... Avant-hier, j'en ai acheté un à la porte... moitié prix... 2 fr. 50, au lieu de 5 fr... Par exemple, j'ai payé un droit d'un franc... mais comme j'ai été bien!... il n'y avait plus une seule place aux loges désignées... qui n'étaient pas fameuses... je me suis fait mettre ailleurs, en payant un supplément de 3 fr... et j'ai fait, tout le long de la représentation...

Même bruit.

ALBERT, *impatienté.* Enfin?... ton intrigue?...

BOURDALOUE. Attends donc!...j'étais placé derrière une *fâme*... oh! mais!... capote chiquée, robe de soie changeante, et une taille!... Je veux la voir, j'allonge le cou...

ALBERT, *avec intérêt.* Et?...

BOURDALOUE, *éclatant.* C'était une vieille!... j'étais volé!...

ALBERT. Ha! ha! ha!... et voilà ta conquête?

BOURDALOUE. Attends donc!... Je quitte cette loge... de cinquante-cinq ans... je passe dans une autre moins âgée, en donnant un franc à l'ouvreuse...

ALBERT, *riant.* Encore!

BOURDALOUE. Ah! si tu l'avais vue, celle-là!... vingt-trois ans et demi, et des yeux!... ah! mais des yeux!... des yeux!...

ALBERT, *riant.* Combien en avait-elle donc?

BOURDALOUE. Je ne sais pas!... je ne compte jamais avec les *fâmes*... mais ils pouvaient bien compter pour quatre... Inutile de te dire que la conversation s'engagea bientôt entre ces yeux-là et les miens... Je la galvanisais du regard... Tu sais que j'ai le regard mauvais... Malheureusement, cette piquante créature était flanquée d'un être, gris de cheveux, noir d'habit, et rouge de nez... enfin, qui offrait tous les symptômes

* Bourdaloue, Albert.

d'un mari... Nonobstant, après le spectacle, je m'attache à leurs pas, jurant de pousser l'aventure jusqu'à... la porte cochère... Effectivement, elle se ferme entre nous!.... mais je reconnais la silhouette du monsieur à l'entresol, au-dessus d'une enseigne ainsi conçue : *Baldaquin, tapissier.*

ALBERT, *étonné.* Baldaquin?... rue...

BOURDALOUE. N° 4... c'est cela... tu le connais?

ALBERT. C'est le tapissier qu'on m'a recommandé... qui doit venir... aujourd'hui, je crois... poser des rideaux dans notre petit salon!

BOURDALOUE. Tiens! tiens! tiens!... ah! ce monsieur pose des rideaux... pose, mon bonhomme, pose!... j'abuserai un peu de son absence *!

ALBERT. Comment! est-ce que...

BOURDALOUE. Oui, mon ami, oui, j'en suis là; car il est impossible qu'après les quatre pages violentes que j'ai lancées à cette femme... (*Récitant avec complaisance.*) « Madame, le jeune homme blond qui n'a » cessé de vous dévorer de l'œil, dans la loge » n° 54... »

ALBERT. Imprudent!... une lettre!...

BOURDALOUE. N'aie donc pas peur!... Crois-tu que je l'ai mise à la petite poste, pour qu'elle tombe entre les mains de... Allons donc!... J'ai soudoyé un certain petit commissionnaire, qui m'a dit d'un air malin : « Soyez tranquille, bourgeois; il est en » bonnes mains, votre poulet. » Et j'attends la réponse. (*Avec fatuité.*) Voilà, mon petit, comme ça se joue.

ALBERT. Ah! tu es bien heureux, toi!... tu es libre, et tu t'adresses à une femme mariée... la plus forte peine que tu puisses subir, c'est un coup d'épée.

BOURDALOUE. Fichtre!... je trouve ce maximum déjà fort élevé.

ALBERT. Tandis que moi, à peu près marié, je me trouve exposé à une femme tout à fait disponible... ça peut avoir des suites graves.

BOURDALOUE. Allons donc! est-ce qu'on épouse?... Je n'ai jamais épousé, moi!... (*A lui-même.*) Ce n'est pas toi qui t'y laisserais pincer, grand vicieux!

ALBERT. Cet oncle, cette tante, dont on m'a menacé... ils me font une peur du diable... S'ils m'interrogent sur mes intentions, s'ils me parlent mariage?...

BOURDALOUE. Tu fileras.

ALBERT. Quand cet amour, qui n'est peut-être encore qu'un caprice, sera devenu une affection profonde sérieuse?... aurai-je alors le courage de tenir mes serments?... Non, non!... Aline m'attend à Dijon, et je suis un honnête homme : je n'irai pas dans cette maison.

BOURDALOUE. Ah! tu caponnes!

ALBERT. Eh! que diable! s'il est facile d'étouffer un sentiment que notre raison condamne, n'est-ce pas surtout ici, dans cette grande ville, dont le bruit nous étourdit et dont l'activité nous entraîne? (*S'animant.*) Après tout, suis-je venu à Paris pour aimer sans espoir une femme sans nom?... ou pour livrer mon cœur, ma tête, mes sens à tous les plaisirs, à toutes les émotions?... Et il en est une, dit-on, si brûlante, si fiévreuse!...

BOURDALOUE. Ah! dis-la-moi! dis-la-moi!

ALBERT. Que penseras-tu, si demain je viens t'apprendre que je ne possède plus cinquante mille francs, mais deux cent, trois cent mille?...

BOURDALOUE. Ah! bah!

ALBERT, *continuant.* Si tu me vois, hardi spéculateur, m'élancer aussi dans cette arène, où l'on se bat à coups de millions?... non pour être plus riche... je n'y tiens pas... mais pour développer en moi ce génie nouveau, ce génie des affaires, qui éclipse la gloire du poëte, celle du soldat, qui porte un homme si haut, que... (*S'interrompant.*) Ah! mon Dieu! deux heures!... et je ne suis pas encore parti!... (*Courant prendre son chapeau.*) Adieu, mon ami, adieu!... je cours...

BOURDALOUE. Où donc?

ALBERT. A la Bourse!

Il sort.

SCÈNE II.

BOURDALOUE, *seul.*

A la... il a dit : à la Bourse!... Il joue à ces choses-là!... Ah! j'y suis!... je me rappelle ce petit maigre de Dijon, que nous avons rencontré à une table d'hôte, et qui nous a reconnus... un petit marron, qui fricote dans le trois pour cent... C'est lui qui aura monté la tête à cet ingénu... Ah! bien, mon pauvre garçon, si tu vas dans ces endroits-là sans quelqu'un de malin... sans moi, tu seras drôlement plumé. Attends, attends!... vite, mon chapeau, et...

Il court jusqu'à la porte du fond. Aubry entre.

SCÈNE III.

AUBRY, BOURDALOUE.

Aubry, en vieillard chauve, sec et rapé; portant un cahier de musique sous le bras, et à la main une boîte de violon, dans un étui de serge verte.

AUBRY, *l'air souriant.* Monsieur Bourdaloue?

* Albert, Bourdaloue.

ACTE TROISIÈME.

Un petit salon chez Albert et Bourdaloue.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBERT, BOURDALOUE.

Ils sont assis à une table à gauche et déjeunent; après le lever du rideau, Albert se lève, jette sa serviette sur la table, et va s'asseoir sur un fauteuil, à droite*.

BOURDALOUE. Comment! tu as déjà fini de déjeuner?.. moi, pas... j'en suis encore au café à la crème... cette excellente crème, dont je fais moi-même l'emplette... avant son mariage avec l'eau de la Seine... Ah! que je te félicite d'être venu loger avec ton ami!... un gaillard, qui ne te laissera pas flibuster facilement!... Dès que tu guigneras un voleur, ne t'inquiète pas... appelle : Bourdaloue! eh! Bourdaloue!... j'arrive, je toise mon homme, il voit à qui il a affaire, et il dit : « Non, non, je ne me frotte point à ce grand- » là!... » (*S'interrompant.*) Ah ça, tu ne m'écoutes pas... tu penses à quelque chose?

ALBERT. Je songeais à cette singulière aventure que m'a value ma pièce... à ce général de Mareignac, qui me provoque, me donne rendez-vous chez lui... et qui part pour la campagne.

BOURDALOUE. Ah! oui, rue Thibautodé, n° 28.

ALBERT. Ah! bah!... (*avec passion*) j'aime mieux songer à elle!

BOURDALOUE. Qui elle?... Aline Bizot, de chez nous?

ALBERT. Allons donc!... est-ce qu'on rêve à sa femme?... on a le temps de s'en occuper plus tard... mais elle, ma délicieuse rencontre de Laffitte et Caillard!...

BOURDALOUE. C'est ça qui te coupe l'appétit?.. enfant!... Certes, les femmes m'agitent beaucoup... mais leur permettre d'empiéter sur mes fonctions les plus sacrées!.. fichtre! non!.. Et, tiens, à me voir livré tranquillement à ce café à la crème, devinerais-tu que je suis dans le coup de feu d'une aventure galante?

ALBERT. Toi?

Il se lève.

BOURDALOUE, *se levant aussi.* Moi, Ernest... moi, Bourdaloue... Je ne voulais te dire ça qu'après avoir tordu le col à la malheureuse... mais, bah!... Apprends donc que j'ai ébauché cette intrigue avant-hier, au spectacle... où tu n'as pas voulu m'accompagner... Tu veux toujours y aller sans moi, et tu te fais voler.

ALBERT. Comment ça?

BOURDALOUE. D'abord, je t'ai vu... tu applaudis tout, mon ami... c'est bête!... Moi, je siffle tout!.. ou bien, je fais avec ma langue ceci : (*il fait claquer sa langue sur son palais*). Ça fait dire autour de moi : « Oh! oh! » il s'y connaît ce grand jeune homme... c'est » un fort... » Il n'y a que ça à faire (*Il recommence le bruit*). Ensuite le chapitre des billets!... tu les prends au bureau, malheureux?... Avant-hier, j'en ai acheté un à la porte... moitié prix... 2 fr. 50, au lieu de 5 fr... Par exemple, j'ai payé un droit d'un franc... mais comme j'ai été bien!... il n'y avait plus une seule place aux loges désignées... qui n'étaient pas fameuses... je me suis fait mettre ailleurs, en payant un supplément de 3 fr... et j'ai fait, tout le long de la représentation...

Même bruit.

ALBERT, *impatienté.* Enfin?... ton intrigue?...

BOURDALOUE. Attends donc!...j'étais placé derrière une *fâme*... oh! mais!... capote chiquée, robe de soie changeante, et une taille!... Je veux la voir, j'allonge le cou...

ALBERT, *avec intérêt.* Et?...

BOURDALOUE, *éclatant.* C'était une vieille!... j'étais volé!...

ALBERT. Ha! ha! ha!... et voilà ta conquête?

BOURDALOUE. Attends donc!... Je quitte cette loge... de cinquante-cinq ans... je passe dans une autre moins âgée, en donnant un franc à l'ouvreuse...

ALBERT, *riant.* Encore!

BOURDALOUE. Ah! si tu l'avais vue, celle-là!... vingt-trois ans et demi, et des yeux!... ah! mais des yeux!... des yeux!...

ALBERT, *riant.* Combien en avait-elle donc?

BOURDALOUE. Je ne sais pas!... je ne compte jamais avec les *fâmes*... mais ils pouvaient bien compter pour quatre... Inutile de te dire que la conversation s'engagea bientôt entre ces yeux-là et les miens... Je la galvanisais du regard... Tu sais que j'ai le regard mauvais... Malheureusement, cette piquante créature était flanquée d'un être, gris de cheveux, noir d'habit, et rouge de nez... enfin, qui offrait tous les symptômes

* Bourdaloue, Albert.

d'un mari... Nonobstant, après le spectacle, je m'attache à leurs pas, jurant de pousser l'aventure jusqu'à... la porte cochère... Effectivement, elle se ferme entre nous!.... mais je reconnais la silhouette du monsieur à l'entresol, au-dessus d'une enseigne ainsi conçue : *Baldaquin, tapissier.*

ALBERT, *étonné.* Baldaquin ?... rue...

BOURDALOUE. N° 4... c'est cela... tu le connais?

ALBERT. C'est le tapissier qu'on m'a recommandé... qui doit venir... aujourd'hui, je crois... poser des rideaux dans notre petit salon !

BOURDALOUE. Tiens! tiens! tiens!... ah! ce monsieur pose des rideaux... pose, mon bonhomme, pose!... j'abuserai un peu de son absence * !

ALBERT. Comment! est-ce que...

BOURDALOUE. Oui, mon ami, oui, j'en suis là; car il est impossible qu'après les quatre pages violentes que j'ai lancées à cette femme... (*Récitant avec complaisance.*) « Madame, le jeune homme blond qui n'a » cessé de vous dévorer de l'œil, dans la loge » n° 54... »

ALBERT. Imprudent!... une lettre!...

BOURDALOUE. N'aie donc pas peur!... Crois-tu que je l'ai mise à la petite poste, pour qu'elle tombe entre les mains de... Allons donc!... J'ai soudoyé un certain petit commissionnaire, qui m'a dit d'un air malin : « Soyez tranquille, bourgeois; il est en » bonnes mains, votre poulet. » Et j'attends la réponse. (*Avec fatuité.*) Voilà, mon petit, comme ça se joue.

ALBERT. Ah! tu es bien heureux, toi!... tu es libre, et tu t'adresses à une femme mariée... la plus forte peine que tu puisses subir, c'est un coup d'épée.

BOURDALOUE. Fichtre!... je trouve ce maximum déjà fort élevé.

ALBERT. Tandis que moi, à peu près marié, je me trouve exposé à une femme tout à fait disponible... ça peut avoir des suites graves.

BOURDALOUE. Allons donc! est-ce qu'on épouse?... Je n'ai jamais épousé, moi!... (*A lui-même.*) Ce n'est pas toi qui t'y laisserais pincer, grand vicieux!

ALBERT. Cet oncle, cette tante, dont on m'a menacé... ils me font une peur du diable... S'ils m'interrogent sur mes intentions, s'ils me parlent mariage?...

BOURDALOUE. Tu fileras.

ALBERT. Quand cet amour, qui n'est peut-être encore qu'un caprice, sera devenu une affection profonde sérieuse?... aurai-je alors le courage de tenir mes serments?... Non, non!... Aline m'attend à Dijon, et je suis un honnête homme : je n'irai pas dans cette maison.

BOURDALOUE. Ah! tu caponnes!

ALBERT. Eh! que diable! s'il est facile d'étouffer un sentiment que notre raison condamne, n'est-ce pas surtout ici, dans cette grande ville, dont le bruit nous étourdit et dont l'activité nous entraîne? (*S'animant.*) Après tout, suis-je venu à Paris pour aimer sans espoir une femme sans nom?... ou pour livrer mon cœur, ma tête, mes sens à tous les plaisirs, à toutes les émotions?... Et il en est une, dit-on, si brûlante, si fiévreuse!...

BOURDALOUE. Ah! dis-la-moi! dis-la-moi!

ALBERT. Que penseras-tu, si demain je viens t'apprendre que je ne possède plus cinquante mille francs, mais deux cent, trois cent mille?...

BOURDALOUE. Ah! bah!

ALBERT, *continuant.* Si tu me vois, hardi spéculateur, m'élancer aussi dans cette arène, où l'on se bat à coups de millions?... non pour être plus riche... je n'y tiens pas... mais pour développer en moi ce génie nouveau, ce génie des affaires, qui éclipse la gloire du poëte, celle du soldat, qui porte un homme si haut, que... (*S'interrompant.*) Ah! mon Dieu! deux heures!... et je ne suis pas encore parti!... (*Courant prendre son chapeau.*) Adieu, mon ami, adieu!... je cours...

BOURDALOUE. Où donc?

ALBERT. A la Bourse!

Il sort.

SCÈNE II.

BOURDALOUE, *seul.*

A la... il a dit : à la Bourse!... Il joue à ces choses-là!... Ah! j'y suis!... je me rappelle ce petit maigre de Dijon, que nous avons rencontré à une table d'hôte, et qui nous a reconnus... un petit marron, qui fricote dans le trois pour cent... C'est lui qui aura monté la tête à cet ingénu... Ah! bien, mon pauvre garçon, si tu vas dans ces endroits-là sans quelqu'un de malin... sans moi, tu seras drôlement plumé. Attends, attends!... vite, mon chapeau, et...

Il court jusqu'à la porte du fond. Aubry entre.

SCÈNE III.

AUBRY, BOURDALOUE.

Aubry, en vieillard chauve, sec et rapé; portant un cahier de musique sous le bras, et à la main une boîte de violon, dans un étui de serge verte.

AUBRY, *l'air souriant.* Monsieur Bourdaloue?

* Albert, Bourdaloue.

vous voudrez une autre leçon... au même prix... voici mon adresse : Biscotin, professeur, rue Thibautodé, n° 28.

BOURDALOUE, *étonné.* Ah bah!

ALBERT. Lui aussi!

AUBRY.

AIR *de la Part du diable.*

Recevez mon compliment :
Vous avez un ténor charmant;
Non, jamais personne, vraiment,
N'eut la voix si douce et si pure!...
Recevez mon compliment :
Vous avez un ténor charmant;
Non, jamais personne, vraiment,
Ne chanta si parfaitement!

ALBERT ET BOURDALOUE.

Il me/te fait son compliment
Il me/te persifle, en ce moment,
Non, jamais personne, vraiment,
Ne chanta si parfaitement!

Aubry sort par le fond, Bourdaloue et Albert, en face l'un de l'autre, se regardent en silence.

SCÈNE V.

BOURDALOUE, ALBERT.

ALBERT, *riant.* Tu es volé!

BOURDALOUE, *furieux.* J'ai chanté!...

ALBERT. Tu avais pourtant classé ce vol-là!

BOURDALOUE. Je ne croyais pas avoir tant de dispositions que ça pour le chant!... Voilà une pose de rideaux qui me coûte 60 fr..... Les tapissiers deviennent ruineux... Mais, toi, malheureux!... je n'ai pas pu voler à ton secours... qu'as-tu fait?

ALBERT. Lancé, mon ami, lancé!... j'ai brûlé mes vaisseaux... mes 60,000 francs sont déposés chez un agent de change... c'est ce qu'ils appellent, en argot de bourse, la couverture... parce que, tu comprends, si à la fin du mois, la liquidation, la différence du cours... (*Bourdaloue écoute attentivement.*) Mais je t'expliquerai cela plus tard... laisse-moi lire bien vite une lettre que je reçois de Dijon... (*Il l'ouvre.*) De Grévin, un de nos amis.

BOURDALOUE, *pendant qu'il lit.* Ah! ah! tu vas avoir des nouvelles du papa... et de la petite Bizot... on te dit qu'elle s'impatiente, hein?... qu'elle nous réclame?...

ALBERT. Ah! grand Dieu!...

BOURDALOUE. Ah! grand Dieu! quoi?...

ALBERT, *dans le plus grand trouble.* C'est impossible!... et pourtant, je l'ai bien lu!... Partie!... enlevée!...

BOURDALOUE. On a enlevé la petite Bizot?

ALBERT. Ecoute... (*Lisant.*) « Je ne puis, » ni ne dois te le cacher, mademoiselle » Aline Bizot a disparu tout à coup de » Dijon... et la coïncidence de sa fuite avec » le départ d'un lieutenant de lanciers, nous » fait croire... »

BOURDALOUE, *poussant un cri de désespoir.* Ah! malheureuse petite Bizot!

ALBERT. Elle! Aline!... ah! c'est affreux!... c'est... (*Changeant de ton.*) Je pleure, je crois!... je suis bien bon!... non, non, pas de larmes... de la vengeance!...

BOURDALOUE. Tu as raison, sacrebleu!... abandonnons cette... lancière!... méprisons cette lieutenante!

ALBERT. Et c'est pour elle, pour lui garder mes serments, que je renonçais à ma jolie Parisienne, mille fois plus séduisante!..

BOURDALOUE. Allons donc!

ALBERT, *prenant son chapeau.* Je cours chez elle!

BOURDALOUE, *de même.* Courons chez elle!

ALBERT, *tout à fait lancé.* Mais je veux m'y présenter en tenue élégante... je veux une voiture!

BOURDALOUE. Oh! oui! oh! oui!... une petite voiture basse... un escargot!... (*Avec abandon.*) Je veux voguer en escargot!... (*Tout à coup.*) Ah! diable! tout ton argent est chez l'agent de change!... tout le mien dans les...

Il indique du geste l'objet de l'exploitation.

ALBERT. Eh! qu'importe?... je sais où en trouver, de l'argent... on en vend à Paris... Suis-moi, puis... chez ma belle!...

BOURDALOUE, *entraîné.* C'est ça!... chez ma... chez ta... chez notre belle!

ENSEMBLE.

AIR *de Don Pasquale,*

Partons gaîment!
Le châtiment
Suivra de près l'offense!
Ah! quel bon tour,
Lorsque l'amour
S'unit à la vengeance!
Partons gaîment!
Le châtiment
Suivra de près l'offense!
Vengeance! (*bis.*)
Voilà notre serment!

Ils sortent, dans la plus grande agitation.

ACTE QUATRIÈME.

Un jardin de restaurant. Une table sous un bosquet à droite ; une autre table à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

TROUPEAU, GARÇONS.

CHOEUR.

AIR :

Ah! quelle horreur!
Quoi! c'est le consommateur
Qui, sans pudeur,
Vole le restaurateur!

TROUPEAU. Oui, messieurs, c'est encore un couvert d'argent!... que diable! faites attention, ayez l'œil sur les consommateurs... Il ne se passe pas de jour qu'un vol ne soit commis chez moi!.. (*A lui-même.*) Il y a des gens qui ne peuvent pas dîner sans prendre quelque chose!... Toute mon argenterie déménage..... et les voleurs des couverts ne le sont jamais... découverts... Je déclare qu'à l'avenir, vous serez responsables... j'exigerai une fort cautionnement... cent mille francs de cautionnement!

UN GARÇON. Mais, monsieur...

TROUPEAU. Taisez-vous!... et allez voir à la broche si j'y suis!

AIR *précédent.*

A l'avenir,
Je dois vous en prévenir,
Vous répondrez
De ce que vous servirez.

LES GARÇONS.

Venez servir
Tous ceux qui vont accourir,
Et vous verrez
Les voleurs que vous prendrez!

Les Garçons sortent à droite.

SCÈNE II.

TROUPEAU, *seul.*

Quel métier, mon Dieu! et quelle existence!... propriétaire et pâtissier-traiteur!... c'est trop! c'est beaucoup trop pour un homme seul!... Car, lorsque j'ai un œil sur ma maison, et un autre sur mon four, il m'en faudrait un troisième pour surveiller mes pratiques.... et il me manque!

SCENE III.

MOHICAN, TROUPEAU.

MOHICAN, *portant une sacoche. Il entre par la droite.* Ouf!... j'en peux plus.

TROUPEAU. Ah! c'est vous, père Mohican.

MOHICAN. Oui, monsieur, c'est moi, j'apporte les loyers... c'est furieusement lourd!

TROUPEAU. Asseyez-vous là.

MOHICAN, *près de la table à gauche.* C'est pas de refus.

TROUPEAU. Voyons tout cela.... vous avez la feuille?

MOHICAN. Oui, monsieur, la v'là.

TROUPEAU. Rangez l'argent sur cette table... pendant que je vais examiner...

MOHICAN, *à part.* Il ne m'offrirait seulement pas un fricandeau pour me rafraîchir!.... Canaille de propriétaire, va!

TROUPEAU, *lisant sur la feuille.* Bien... bien.... voici mon premier étage, mon second, mon troisième.... la boutique de l'épicier, celle de la mercière... la ch..... Eh bien?...

MOHICAN. Quoi donc, monsieur?

TROUPEAU. La petite chambre du premier!... Je ne vois pas la petite chambre du premier!...

MOHICAN. Hélas! monsieur, j'aime à croire que vous ne la verrez jamais!

TROUPEAU. Jamais!... et pourquoi?

MOHICAN. J'en suis encore de là... et Malvina pousse des gémissements, que c'est à ne pas y tenir dans la loge.

TROUPEAU. Mes locataires auraient déménagé sans payer?

MOHICAN. Tout le fait croire.... d'abord, cette seule réflexion qu'ils ont filé sans donner un sou...

TROUPEAU. Enfin? enfin?...

MOHICAN. Ce matin, donc, je me présente à leur porte, avec la quittance.... je sonne.... personne.... je re-sonne.... re-personne... Il me vient à l'idée que ces braves gens ont tranché leur fil avec du charbon... On a vu des exemples..... un oncle à Malvina.....

TROUPEAU. Achèveras-tu?

MOHICAN. Je fais ouvrir la porte par un serrurier.... (ça vous coûtera encore 25 centimes...) Nous entrons avec Malvina... qu'est-ce que nous voyons!... rien du tout!... plus de meubles!... rien qu'un petit pot à beurre... sans beurre!...

TROUPEAU, *furieux.* Je suis volé!.... ils ont déménagé par la fenêtre!... (*Marchant*

sur lui.) M. Mohican ! la septième chambre me fera raison de votre négligence !

MOHICAN, *furieux.* Par exemple !.. (*Marchant à son tour sur Troupeau.*) Je garde votre porte..... est-ce que je suis chargé de garder vos fenêtres ?... doublez mes *émonuments* de portier, ou prenez un fenêtrier !... parrr exemple !

TROUPEAU, *saisissant à droite un tabouret.* Sors d'ici, vieille bête !... dérobe-toi à ma vengeance, ou je te casse ce tabouret sur la tête !

MOHICAN. Monsieur !.. monsieur !.. la loi vous le défend !... (*Frappant sur sa tête chauve.*) Et moi, je vous défends de toucher à un seul de mes cheveux !

TROUPEAU. Sortiras-tu !

MOHICAN, *au fond.* Vive Dieu ! monsieur ! vive Dieu !

Il sort à droite.

SCÈNE IV.

TROUPEAU, *ensuite* BOURDALOUE *et* ALBERT.

TROUPEAU. Et ce n'est pas fait pour moi !... et ce n'est pas le diable qui s'en mêle !... (*Il met l'argent dans son tablier.*) Oh ! la colère me suffoque !

BOURDALOUE, *paraissant au fond à gauche avec Albert.* Nous y voilà... C'est ici... entrons.

TROUPEAU, *à part.* Des pratiques !.. Prenons un air gai... un air gai, quand on me ruine !

ALBERT. Tu connais cet endroit ?

BOURDALOUE. Mais laisse-moi faire... j'ai l'habitude de ces sortes de lieux *.

TROUPEAU. Que servirai-je à ces messieurs ?

BOURDALOUE. Un déjeuner dînatoire..... ou, si vous voulez, un dîner déjeunatoire.

TROUPEAU. Ces messieurs veulent-ils un beau salon ?... nous en avons un superbe sur la terrasse... une vue magnifique...

BOURDALOUE. Merci, merci.... les salons sur les terrasses, nous connaissons ça, mon bonhomme... ça nourrit peu l'estomac, mais ça grossit beaucoup la carte... servez-nous tout bonnement sous ce berceau.

TROUPEAU, *passant à droite.* Et que servirai-je à ces messieurs ?... ** Nous avons du gibier... des faisans... des perdreaux... des...

BOURDALOUE, *qui a écouté attentivement.* Servez-nous du veau rôti.

TROUPEAU, *à part, avec mépris.* Du veau !.. ah !... ce sont des mangeurs de veau !...

BOURDALOUE. Servez, garçon, servez !

TROUPEAU. C'est bon, monsieur, c'est bon... vous me laisserez bien le temps, j'espère !...

Il sort à droite.

* Troupeau, Bourdaloue, Albert.

** Bourdaloue, Albert, Troupeau.

SCÈNE V.

BOURDALOUE, ALBERT.

BOURDALOUE. Ah ! nous déjeunerons très-bien, et pour pas grand chose... je m'y connais, je m'y connais.

ALBERT. Oh ! tu te connais à tout !... ce qui n'a pas empêché cet infâme usurier, chez lequel tu m'as conduit, de nous voler de la façon la plus scandaleuse.

BOURDALOUE. Pauvre innocent, je t'excuse... Me voler, moi, Ernest-Amanda Bourdaloue !... à d'autres, mon bon, à d'autres ! Mais, enfant que tu es, si quelqu'un a volé dans cette affaire, c'est nous !

ALBERT. Nous ?

BOURDALOUE. Oui, on ne peut plus nous !

ALBERT. Comment ! lorsque sur une lettre de change de dix mille francs, je n'ai touché que 5,500 francs !

BOURDALOUE. Et les valeurs ?.. voilà comme tu calcules, toi !... mais réfléchis donc aux valeurs !... Une cuirasse du temps de François Ier !... une guitare, douze accordéons, un perroquet disant des gros mots, et six cents mirlitons tout neufs !

ALBERT. Au surplus, j'avais besoin d'argent... peu m'importent les conditions..... Perfide Aline !.. oh ! je me vengerai !.. J'imiterai son inconstance... j'irai dans le monde, j'aurai des maîtresses... je veux qu'elle sache comment je me serai consolé de son abandon !...

BOURDALOUE. A la bonne heure !... voilà qui est raisonnable !... Mais, en attendant le déjeuner, prenons toujours place sous ce bosquet... j'achèverai là mon cigare..... (*le montrant*) c'est un panatelas, ça, mon bon, et de contrebande... des cigares à 8 sous, que je paye 50 centimes !

ALBERT. Et moi, je vais encore une fois relire cette lettre... je veux y puiser tout le courage dont j'ai besoin.

BOURDALOUE. Puise, mon cher ami, puise... ça ne peut pas faire de mal.

Ils vont se placer sous le bosquet à droite, qui les cache à la vue des autres personnages. Albert lit et Bourdaloue fume.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CORA, ROSINE, *entrant par le fond à gauche* *.

CORA, *au fond.* Allons, viens donc !

* Rosine, Cora, Bourdaloue, Albert.

ROSINE, *de même.* Non, je n'y consentirai pas... deux femmes seules, entrer chez un traiteur... c'est d'une inconvenance !...

CORA. Laisse donc... c'est bien plus inconvenant quand elles y entrent avec des messieurs.

ROSINE. Je te demande un peu pour qui l'on va nous prendre ?

CORA. Pour deux jeunes personnes qui ont soif, voilà tout.

ROSINE. Mais je n'ai pas soif, moi.

CORA. Voyez-vous, l'égoïste!... Ce sera l'affaire d'une minute, le temps d'avaler une limonade gazeuse.

ROSINE. Une limonade gazeuse!... merci!.. c'est ta quatrième depuis ce matin... tu deviendras limonade.

CORA, *appelant.* Garçon !...

BOURDALOUE. Qu'entends-je!... un timbre féminin !... (*Regardant à travers le feuillage.*) Oh! vois donc, Albert, ces deux petites femmes!... eh! eh! eh!... des tournures Oudinot!

ROSINE. Au moins, nous n'entrerons pas.. nous resterons ici.

CORA. C'est convenu... Garçon !

BOURDALOUE, *à Albert.* Si nous leur offrions nos hommages et quelque chose de moins vague... comme un dîner...

ALBERT, *le retenant.* Elles n'accepteront pas...

BOURDALOUE. Jobard, va!

CORA, *toujours au fond, s'impatientant.* Garçon ! garçon !

BOULDALOUE, *se montrant et allant au fond.* Garçon... voilà!

CORA. Monsieur * !

Ils redescendent la scène.

BOURDALOUE, *présentant Albert.* Et voilà même deux garçons... deux beaux garçons, j'ose nous en flatter. (*A Albert*) Salue donc ces dames.

ALBERT, *apercevant Rosine.* Eh ! mais ! je ne me trompe pas!... ma jolie voyageuse **!

ROSINE. Le monsieur de la diligence !...

BOURDALOUE. Reconnaissance, tableau !... Un instant!... il y a un air consacré pour ces sortes de situations.

ENSEMBLE.

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

Il a reconnu cette belle,
Pleine de grâce et de candeur !
En se retrouvant auprès d'elle,
Il doit sentir battre son cœur !

CORA.

Il a reconnu cette belle, etc.

ALBERT.

Ah ! je reconnais cette belle,
Pleine de grâce et de candeur!
En me retrouvant auprès d'elle,
Malgré moi, je sens battre mon cœur !

ROSINE.

Si ma mémoire est bien fidèle,
Je retrouve ce voyageur,
Dont la complaisance et le zèle,
Malgré moi, faisaient battre mon cœur !

BOURDALOUE.

« Je reconnais ce militaire. »
C'est le timbre de cet air-là,....
Mais on r'connaîtrait sa grand'mère,
Qu' l'air n'en s'rait pas moins bon pour ça !...
On r'connaît tout l' mond' sur c't air-là !

ENSEMBLE.

Il a reconnu cette belle, etc.
Ah ! je reconnais cette belle, etc.
Si ma mémoire est bien fidèle, etc.

CORA. Eh quoi ! Rosine, monsieur est ce jeune homme dont tu me parlais si souvent?

ALBERT. Il se pourrait !... mademoiselle daignait se rappeler...

ROSINE, *avec reproche.* Que dis-tu !

CORA. Mais il n'y a pas de mal à ça... les impressions de voyage, malgré soi, ça se conserve, ça se garde.

BOURDALOUE. Certainement... quand les impressions... impressionnent... ça fait... impression... (*A part, en regardant Cora.*) Mazette ! les beaux yeux !... et quel drôle de petit nez !... Je le préfère au mien !

ROSINE, *à Albert, qui lui parle bas.* Non, monsieur, non... ce que vous demandez est impossible... je ne puis vous recevoir...

ALBERT. Eh quoi ! nous séparer encore, ne plus nous revoir peut-être !...

ROSINE. Mais songez que nous nous connaissons à peine...

BOURDALOUE. Vous ferez connaissance... nous ferons tous connaissance.

CORA. Hein ?... plaît-il ?...

BOURDALOUE, *à part.* Quel drôle de petit nez !... quel drôle de petit nez !... (*A Rosine.*) Mademoiselle, vous pouvez avoir confiance en mon ami... c'est chaste comme Joseph... c'est capable de sacrifier plusieurs manteaux, plutôt que de... faillir !... fi donc !... Oh ! du temps de Putiphar, quelle bonne pratique ce gaillard-là aurait fait pour les tailleurs !

ROSINE. Faut-il vous redire, monsieur, que j'ai un oncle et une tante qui sont très-sévères...

CORA, *à part.* Ah ! bah!

ROSINE. Et à moins que vous ne vous présentiez à eux dans des vues honnêtes...

CORA, *à part.* Tiens, tiens, tiens!... la petite...

ALBERT. Ah !... mademoiselle... pouvez-vous douter...

CORA, *remontant.* A propos, mais ce garçon n'arrivera donc pas !... Garçon !...

* Bourdaloue, Rosine, Cora, Albert.
** Bourdaloue, Rosine, Albert, Cora.

LE GARÇON, *paraissant.* Voilà !

CORA. Une limonade gazeuse...

Le Garçon sort *.

BOURDALOUE. Une limonade gazeuse!... par exemple ! j'espère que ces demoiselles ne refuseront pas de préluder au repasdes fiançailles, par un petit dîner sous l'ombrage...

CORA. Y pensez-vous, monsieur?

ALBERT. Cela nous ferait tant de plaisir!...

ROSINE. C'est impossible.

BOURDALOUE. Vous ne savez pas ce que vous refusez... le dîner le plus fin, le plus délicat, les mets les plus succulents...

SCÈNE VII.

BOURDALOUE*, CORA, ROSINE, TROUPEAU, ALBERT.

TROUPEAU, *apportant un plat.* Voilà le veau !

CORA, *étonnée.* Du veau!

BOURDALOUE, *passant à droite, près de Troupeau.* Dieu! (*Aux autres.*) Qu'est-ce qu'il a dit?

CORA. Il a dit : du veau.

TROUPEAU. J'ai dit : voici le v...

BOURDALOUE, *bas, en repoussant Troupeau.* Veux-tu taire ton veau... malheureux **!

Le Garçon a apporté la limonade, il débouche la bouteille et verse pendant que Cora et Rosine s'asseyent à la table à gauche, puis le Garçon sort.

TROUPEAU, *bas.* Bon! bon!... je comprends... ces messieurs sont en société...

BOURDALOUE, *fièrement.* Voyons, pour qui cet affreux veau?... pour qui cet aliment de cordonnier... en chambre?

TROUPEAU, *à part.* Un autre profiterait de la circonstance... moi, je vais en abuser... (*Haut.*) Pardon, pardon, messieurs, c'est une erreur... (*Otant son bonnet.*) Si j'avais su qu'il s'agissait de ces messieurs... de deux de mes pratiques les plus distinguées...

ALBERT, *à part.* Que dit-il donc?

BOURDALOUE. A la bonne heure, mon cher, à la bonne heure... plus de respect, et moins de veau.

TROUPEAU, *passant au milieu.* Ces messieurs veulent-ils me permettre de leur faire un petit dîner, comme ils ont l'habitude d'en prendre ***?

ALBERT. Eh ! sans doute.

TROUPEAU. Je vous offrirai d'abord d'excellent Bordeaux-Laffitte.

BOURDALOUE, *inquiet.* Du Bordeaux-Laffitte?...

TROUPEAU. Comme ces messieurs ont l'habitude d'en prendre.

BOURDALOUE. Allons... va pour le Laffitte. (*Bas.*) J'aime assez le drôle, avec son habitude d'en prendre.

TROUPEAU. Ensuite, quatre Ostende, un perdreau truffé, primeur, petits pois et asperges... comme ces messieurs ont l'habitude d'en prendre.

BOURDALOUE, *à part.* Bigre!.,. comme il va !... comme il va !...

CORA. Comment ! des petits pois, déjà?... au mois de mai?

TROUPEAU. Je n'en offre pas à tout le monde; mais pour ces messieurs...

BOURDALOUE, *à part.* Mais pour qui nous prend-il, Seigneur, pour qui nous prend-il?

ALBERT. Allons, ce sera très-bien ainsi.

TROUPEAU. Non, non, je vois que monsieur n'est pas complétement satisfait... c'est ma faute, j'oubliais... nous disons donc, pour en finir : homard, fromage de Viry et champagne frappé.

BOURDALOUE. Mais...

TROUPEAU. Toujours comme ces messieurs ont l'habitude d'en prendre.

BOURDALOUE, *à part.* Ah ! je prendrais volontiers l'habitude de te rosser!

TROUPEAU. Maintenant, ne vous impatientez-pas... dans un instant, vous serez servis, et ces dames m'en diront des nouvelles.

Il sort à droite.

ROSINE. Hein ! que dit-il ?

CORA, *bas.* Écoute donc, Rosine, il serait peut-être désobligeant pour ces messieurs... les égards, le homard, les petits pois et le champagne...

ROSINE. Reste, si cela te convient... (*Se levant.*) Quant à moi... (*Saluant.*) Messieurs...

ALBERT. Ah ! vous ne partirez pas ainsi * !

ROSINE. Que penseriez-vous de moi, monsieur, si je restais davantage?... (*A Cora.*) Allons, dépêche-toi...

CORA, *après avoir bu.* Ah! j'aimerais mieux les petits pois !

ROSINE, *saluant.* Adieu, messieurs.

Elle remonte.

ALBERT, *la suivant.* Oh ! nous nous reverrons, mademoiselle !

BOURDALOUE. Oui, oh! oui, nous nous reverrons !... (*S'approchant de Cora* **.) Mademoiselle, je vous adore... et vous?

CORA, *riant.* Moi?... ha ! ha ! ha !

Elle rejoint Rosine***.

BOURDALOUE. Elle rit !... je triompherai !

AIR *de valse.*

ROSINE ET CORA.

Pour fille honnête,
Qui dîner en cachette,

* Bourdaloue, Cora, Rosine, Albert.
** Cora, Rosine, Albert, Bourdaloue, Troupeau.
*** Cora, Rosine, Troupeau, Bourdaloue, Albert.

* Cora, Rosine, Albert, Bourdaloue.
** Cora, Bourdaloue, Albert, Rosine.
*** Bourdaloue, Albert, Rosine, Cora.

Le tête-à-tête
Serait dangereux!

ALBERT ET BOURDALOUE.

Jeune fillette,
Dîner en cachette,
En tête-à-tête,
Nous rendrait heureux!

Cora et Rosine sortent à droite. Pendant la fin de la scène, un garçon a servi sous le berceau à droite.

TROUPEAU, *entrant par le berceau.* Ces messieurs sont servis.

Il sort.

BOURDALOUE. Allons, à table, mon ami... goûtons ce petit festin... comme nous n'avons pas l'habitude d'en prendre.

Ils se mettent à table sous le berceau.

SCÈNE VIII.

AUBRY, BOURDALOUE, ALBERT, *puis* TROUPEAU.

Aubry, en costume de marchand de bestiaux: pantalon de velours et guêtres, grand chapeau, une grosse canne d'une main, une sacoche de l'autre. — Accent normand.

AUBRY, *appelant et frappant de sa canne sur la table à gauche.* Ohé! la maison!... ohé! la fille!... ohé! la boutique, s'il vous plaît!...

Il pose sur la table sa sacoche et fait sonner de l'argent.

BOURDALOUE, *se retournant.* Quel est ce manant?

ALBERT. Quelque gros marchand de bœufs, qui fait sonner ses écus...

BOURDALOUE. Et qui éprouve le besoin de se faire plumer à Paris... Homme des champs, je te plains!

TROUPEAU, *entrant.* Que faut-il servir à monsieur * ?

AUBRY, *assis.* Une bouteille de bière et des échaudés... force échaudés..... c'est ma folie.

TROUPEAU, *criant, à la cantonade.* Bière, échaudés, au cinq!

Un garçon les apporte.

AUBRY, *riant.* Tiens! je sonne le cinq!... oh! oh! oh!... c'est-y drôle!... faudra que je raconte ça aux autres.

BOURDALOUE, *bas.* Oh! c't'impression de voyage!... gros abruti, va!

AUBRY, *mangeant à deux échaudés à la fois.* Ah! tatigué!... ah! fiche! ah! chien!... qué fameux échaudés! qué chouette échaudés! (*A Troupeau.*) C'est-y vous, papa, qui fabriquez de la pâtisserie de c'te finesse-là?

TROUPEAU, *fièrement.* « Troupeau, pâtissier traiteur... » (*Avec modestie.*) Propriétaire, le dimanche... quand j'ai le temps... Mon établissement est renommé pour la pâtisserie.

* Aubry, Troupeau, Bourdaloue, Albert.

AUBRY. Et c'est bien fait... Ah! les crâne échaudés!... il faudra que... (*S'arrêtant, se levant et baissant la voix.*) Écoutez un brin par ici, papa.... que je vous disions ça tout bas... dans le tuyau... Il y a là des jeunes messieurs qui se ficheriont de moi...(*Il l'attire à l'extrême gauche. Tout bas.*) J'ons une idée d'emporter au pays une provision de vos échaudés, pour le restant de mes jours..... Combien que vous les vendez, là, d'amitié?

TROUPEAU. Pour tout le monde, un sou pièce... pour vous, douze sous la douzaine.

AUBRY, *riant et le poussant.* Ah! farceur de farceur, va!... je te vas tordre le cou!... (*Bas.*) Eh! bien! vieux père, faut m'en fabriquer là, dardar,... cinq cents.

TROUPEAU, *étonné.* Plaît-il?... cinq cents échaudés?

AUBRY. Chut donc!... Pas un de moins... (*Frappant sur sa sacoche, qui résonne.*) Oh! y a de quoi... comme ça chante!.. Ça vaut-il l'orchestre à M. Buzard, hein! vieux?

TROUPEAU. Comment! vous voulez...

AUBRY, *bas.* Cinq cents échaudés, comme ceux-ci, pour 25 francs... ça vous va-t-il?... chaud là!... je paye d'avance, tenez.

Il lui donne vingt-cinq francs.

TROUPEAU. Mais est-ce que vous allez emporter toute la fournée?

AUBRY. Nenni, da!... v'là l'adresse de l'auberge où ce que je perche à Paris.

TROUPEAU. Bien... je vais les mettre au four... (*A lui-même, en s'en allant.*) Cinq cents échaudés!...

Il sort à droite.

BOURDALOUE. Allons, c'est fin, c'est délicat, je suis content de ce repas.

ALBERT. Oui, mais il doit être cher.

BOURDALOUE. Attends, je vais consulter la carte... (*Il prend une carte de traiteur.*) Nous disons donc... « Bordeaux : 1 fr. 50. » Ah! ce n'est pas trop...

ALBERT. Sans doute.

BOURDALOUE. « Bordeaux... » Ah! diable!

ALBERT. Quoi donc?

BOURDALOUE, *se levant et sortant du berceau.* « Bordeaux-Laffitte : sept livres... » Sept livres!... une méchante petite bouteille qui a le cou si mince et pas de hanches du tout!...

ALBERT, *même jeu.* Il est bon, mais un peu cher.

BOURDALOUE, *lisant.* « Asperges : six francs!... » Et il y en avait douze!... dix sous l'asperge!... Et j'ai eu l'imprudence d'en laisser une!... Je diminuerai dix sous sur l'article asperges.

ALBERT. Nous sommes volés!

BOURDALOUE. Pourquoi diable as-tu commandé de ces choses-là?

ALBERT. C'est toi!

BOURDALOUE. C'est lui !

ALBERT, *plus calme.* Ou plutôt... ce sont elles.... c'est leur présence.... Le gueux de traiteur a abusé de la situation.

BOURDALOUE. Ah ! voilà...le vol à l'amour-propre.

ALBERT. Payons, et allons-nous-en.

BOURDALOUE. Oui, allons-nous-en! (*Tirant sa montre.*) Viens donc, il est sept heures.

LE GARÇON, *pendant qu'Aubry, qui s'est levé, s'approche de Bourdaloue et paraît examiner ses habits.* Pardon, monsieur, vous n'oublierez pas le pour-boire ?

BOURDALOUE, *tenant toujours sa montre.* S'il vous plaît?.... un pour-boire, au prix où sont les asperges!... Tiens, j'en ai laissé une.... elle vaut cinquante centimes.... négocie-la, et bois-la à ma santé.

AUBRY, *regardant la montre de Bourdaloue.* Ah! palsangué! qu'elle est donc jolie !

BOURDALOUE, *le remarquant.* Plaît-il, monsieur?... (*A part.*) Qu'a donc l'homme des champs, à tourner autour de moi?

AUBRY, *se découvrant.* Pardon, excuse, mes jeunes messieurs .. je ne sommes qu'un paysan... Pierre Grandgousier, des environs de Caen, dans le Calvados..... Je venons de débiter mon bétail au marché de Poissy... (*frappant sur sa sacoche qui est sur la table*) qu'en v'là la conséquence... et je voulions vous demander... si c'était un effet de vot'bonté..... l'adresse de monsieur votre tailleur...

BOURDALOUE. Ah ! bah !

AUBRY. Ah ! dam ! c'est que vous êtes fignolés dans le chenu... sous vot'respect.

BOUDALOUE, *modestement.* Je ne suis pas mal fignolé, non. (*A part.*) Ce rustre a du tact.

AUBRY. Et je voudrions faire aussi un petit peu le mirliflor... V'là comme j'arrangeons ça... Sur le prix de mes bœufs, je voulons acheter des redingotes et toutes sortes de gilets... Sur la vente de mes moutons, je voulons me donner douze paires de bottes... une pour chaque mois... et des vernies, sous vot'respect!... Enfin, sur le bénéfice de mes porcs...

BOURDALOUE. Ah ! vous cultivez aussi.... cet insecte ?

AUBRY, *s'extasiant.* Oh ! mais, des amours de porcs!... gras, dodus... c'est à se dire, en les voyant : Si j'étions pas un homme, je voudrions être ça.

BOURDALOUE, *vivement.* Moi, pas!... je ne voudrions pas... J'estime assez les morceaux détachés de cet animal... omnivore... mais, entier, je le méprise... (*Avec aplomb.*) J'ai le courage de mon opinion... je le méprise.

ALBERT, *riant.* Enfin... sur la vente de ces messieurs... que comptez-vous acheter, mon brave?

AUBRY, *avec importance.* Une montre !

BOURDALOUE. Ah ! ah !

AUBRY. Pas une roquette de montre, grande comme l'œil... qu'on ne sait jamais s'il est midi ou ben minuit... une maîtresse montre, ben large, ben épaisse, où c'qu'il y a de bons gros mouvements, qui font : toc, toc !

BOURDALOUE. Quelque chose qui flotte entre l'oignon et la bassinoire.

AUBRY. Tenez, comme celle que vous aviez tout à l'heure !...

BOURDALOUE, *tirant sa montre.* Celle-ci?

AUBRY. V'là m'n affaire !

BOURDALOUE. Le fait est que la gaillarde est la plus vaste de tout Dijon... Elle n'a jamais trouvé de concurrence sérieuse que dans le cadran de l'hôtel-de-ville... et encore, il y a eu des paris !

AUBRY. A la bonne heure !... v'là un bijou !...

ALBERT, *bas à Bourdaloue, en riant.* Il admire ta montre !

BOURDALOUE, *bas.* Quand je suis honteux de porter en société, ce... monument !

AUBRY. Voyons, à la bonne franquette... combien avez-vous payé ça ?

BOURDALOUE. 200 francs.

AUBRY. J'en donne 300.

BOURDALOUE, *vivement.* Ça me va !

ALBERT. Par exemple!... tu ne dois pas...

BOURDALOUE, *bas.* Laisse donc !.. ce Bas-Normand mérite une leçon. (*Haut.*) Ça me va... voilà le joyau.

Il le lui donne.

AUBRY, *montrant sa sacoche.* Et v'là les noyaux.. je paye comptant... (*Tapant sur la sacoche.*) Oh! la bourriche est pleine, allez!.... (*Fouillant dans sa poche.*) Eh ben?.. eh ben?.. où c'qu'est donc la clef?.. je ne trouvons plus la clef!..

ALBERT. Vous l'aurez perdue.

BOURDALOUE. Ou on vous l'a volée... allons, on vous l'a volée !..

AUBRY, *riant.* Oh! le bêtas!... ils prenont la clef, et me laissont la boîte!.. oh! oh ! oh!

BOURDALOUE, *voulant reprendre la montre.* En attendant, voilà notre marché rompu.

AUBRY. Oh ! que nenni!.... J'avons des recouvrements à faire..... du bon argent comme celui-ci... attendez... (*Appelant.*) Ohé! père Troupeau !...* (*A Bourdaloue.*) Vous avez confiance en lui, pas vrai?... un homme établi.

BOURDALOUE. Parbleu !

AUBRY, *appuyant.* Il a un payement à me

* Bourdaloue, Aubry, Albert.

faire, pour une fourniture de bêtes à cornes... un payement de 500 francs... Nous allons prendre vos cent écus là-dessus..... Père Troupeau!...

SCÈNE IX.

BOURDALOUE, AUBRY, TROUPEAU, ALBERT.

TROUPEAU. Voilà! voilà!

AUBRY. Arrivez vite, papa... il faut que je me sauvions..... C'est ben 500, n'est-ce pas, que vous me devez?..

TROUPEAU. Oui, 500.

AUBRY. Eh! ben, papa, sur les 500 que vous me devez, vous allez en donner 300 à ce jeune monsieur...

TROUPEAU, *étonné*. A... monsieur?..

BOURDALOUE, *avec aplomb*. A moi.

AUBRY. 300, compte juste... et vous m'enverrez mon reste... mes 200... Vot' serviteur, jeune homme... (*Il va prendre son bâton et sa sacoche*,) J'aurai ben soin de vot' patraque... Ne mangez point trop vite les 300 que le vieux va vous remettre... faut ménager ça... Vot' serviteur, jeune homme... (*Il sort à gauche en répétant toujours.*) Faut ménager ça... ne les mangez pas trop vite...

Il disparaît.

SCÈNE X.

BOURDALOUE, TROUPEAU, ALBERT.

TROUPEAU. Voici votre carte... Je me flatte, messieurs, que vous avez trouvé le dîner bon?

BOURDALOUE. Un peu salé, je ne vous le cache pas... fichtre! monsieur, comme vous assaisonnez les asperges!... je n'en avais jamais mangé à une sauce aussi... piquante!

ALBERT. Voyons, finissons.

BOURDALOUE. Oui, finissons. (*A part.*) Heureusement, je gagne cent francs sur ma montre.

TROUPEAU, *à part*. On va me payer la carte.

BOURDALOUE *et* TROUPEAU, *tendant la main en même temps*. Monsieur...

BOURDALOUE, *regardant la main de Troupeau*. Qu'est-ce que vous demandez?

TROUPEAU. Mais, dame!... le montant de la carte... et vous?..

BOURDALOUE. Ah! fort bien... la carte.

ALBERT. Dépêche-toi donc!

BOURDALOUE. Commencez, mon brave homme, par me payer ce que vous me devez.

TROUPEAU, *le regardant*. Ce que je vous dois?

BOURDALOUE. Certainement... la créance du villageois.

TROUPEAU. Ah! bon, bon, je n'y pensais plus... 300 pour vous, et 200 pour lui.

BOURDALOUE. C'est ça... mais finissons-en.

TROUPEAU. Dans une petite minute, ça va être prêt.

BOURDALOUE. A la bonne heure.

TROUPEAU. On vient de les pétrir...

BOURDALOUE, *à part, avec ébahissement*. Hein?... On vient de pétrir..... mes trois cents francs?

TROUPEAU. Ils sont au four.

BOURDALOUE, *à part*. Mes trois cents francs sont au four?

ALBERT, *intervenant*. Que diable, monsieur, expliquez-vous plus clairement!

TROUPEAU. Est-ce que, sur les cinq cents, je ne dois pas vous remettre à vous, trois cents?

BOURDALOUE. Nous y voilà!... nous y sommes!... Allez les chercher.

TROUPEAU. Mais ils ne sont pas faits.

BOURDALOUE, *à part*. Comment!... il les fait lui-même!... C'est un faux monnayeur!... (*Haut.*) Payez-moi; je m'y connais, et je verrai bien...

TROUPEAU, *criant*. Mais je vous dis qu'ils ne sont pas cuits!

BOURDALOUE, *criant aussi*. Pas cuits!... qu'est-ce qui n'est pas cuit?

TROUPEAU, *de même*. Les échaudés!

BOURDALOUE, *de même, crescendo*. Je ne vous parle pas d'échaudés!... je vous parle de mes trois cents francs!

TROUPEAU, *de même*. Je ne vous dois pas trois cents francs!... je vous dois trois cents échaudés*!

BOURDALOUE. Ah! grand Dieu!.. je crois y être!... des échaudés!... Mais malheureux!... c'est moi qui le suis, échaudé!...

ALBERT. Tu es encore volé, voilà tout.

BOURDALOUE, *exaspéré*. Comment! voilà tout?... voilà trop!... Ça ne va donc pas finir, à la fin!... Le vol aux échaudés, le vol aux asperges!...

TROUPEAU, *se fâchant*. Plaît-il, monsieur?...

BOURDALOUE. Oui, le vol aux asp...

ALBERT, *l'arrêtant*. Voyons, voyons; le plus court est d'en rire... Traiteur, voilà votre argent... Et toi... (*Riant.*) Monsieur mon mentor, suis-moi.

BOURDALOUE, *hors de lui*. Ah! le brigand!... Mais où le retrouver?...

TROUPEAU. Où le retrouver?... Eh! parbleu! voilà son adresse.

BOURDALOUE. Son adresse?... Voyons**! (*Lisant.*) Rue Thibautodé, N° 28.

* Bourdaloue, Albert, Troupeau.

** Albert, Bourdaloue, Troupeau.

ALBERT. Ah bah!

BOURDALOUE. Tout Paris loge donc rue Thibautodé, n° 28?

ENSEMBLE.

AIR :

BOURDALOUE.

Trahison! perfidie!
Quel affreux dénoûment!
Ah! j'ai soif de ta vie,
Scélérat de Normand!

ALBERT.

Nous perdons la partie;
Perdons-la plus gaîment,
Et permets que je rie
De ce tour de Normand!

TROUPEAU.

S'attrister, c'est folie :
Prenez ça plus gaîment;
Il vaut mieux que l'on rie
Du bon tour du Normand.

Ils se dirigent vers le fond, Le rideau baisse.

ACTE CINQUIÈME.

Chez Cora. — Un petit salon élégamment meublé. Porte au fond. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOHICAN *et* Mme MOHICAN, *faisant le ménage, puis* CORA *.

Mme MOHICAN, *époussetant.* As-tu fini, monsieur Mohican?... mademoiselle Cora va s'impatienter de ne pas trouver son ménage achevé.

MOHICAN, *assis dans un fauteuil, à droite.* Parbleur! faut-y pas se désosser la rate pour ta mamz'elle Cora?... v'là trois mois qu'elle ne me paye pas mes gages de femme de ménage!

Mme MOHICAN. C'est vrai que ce n'est pas une pratique bien régulière dans ses payements..... mais elle nous fait cadeau par ci par là d'une pièce de trente sous... pour les intérêts.

MOHICAN, *riant et se levant.* Ça donne quatre pièces de trente sous par semaine, pour faire attendre des gages de vingt francs par mois!... Ha! ha! ha!... voilà ce que je considère comme un calcul de hanneton!

CORA, *entrant par la gauche* **. Comment! vous êtes encore ici?... c'est gentil!... un appartement qui n'est pas en ordre à cinq heures du soir!... Ça ne peut pas m'aller comme ça, mame Mohican!... si vous n'êtes pas plus exacte, je serai obligée d'en prendre une autre...

MOHICAN. Pour lors, faudra choisir une rentière... car, si elle attend après ses honoraires pour ses aliments, c'est pas l'embonpoint qui l'empêchera de secouer votre lit de plumes.

CORA. C'est bon, je vous payerai demain... Tenez, prenez la monnaie qui est sur la cheminée, et laissez-moi.

Mme MOHICAN. Prends la monnaie, Zidore ***.

* Madame Mohican, Mohican.

** Madame Mohican, Cora, Mohican.

*** Cora, Mohican, madame Mohican.

MOHICAN. Voilà... Y a deux pièces vingt sous et un dé d'argent... le dé d'argent en est-y, de la monnaie, mamzelle?

CORA. Prenez et allez-vous-en.

MOHICAN, *bas, à sa femme.* Le dé d'argent en est... je le laverai. (*Sa femme le regarde.*) Puisque nous l'avons, nous le laverons.

CORA. A propos, deux jeunes gens viendront peut-être, ce soir, demander mademoiselle Rosine.

MOHICAN. Ah! bon, not' locataire du quatrième..... faudra leur dire de monter là-haut?

CORA. Il faudra leur dire de monter au deuxième... ici.

Mme MOHICAN, *étonnée.* Chez vous, mamzelle?

CORA. Vous leur direz que mademoiselle Rosine demeure au second, et vous leur indiquerez cet appartement comme étant le sien.

Mme MOHICAN. Comprends-tu, Zidore?

MOHICAN. Un bon portier doit obéir et se taire, sans murmurer.

CORA. Allez, et une autre fois soyez plus diligents.

AIR *du Gamin de Paris.*

J'entends qu'on ait du cœur à l'ouvrage,
Que l'on se dépêche enfin :
Il faut avoir fait tout mon ménage,
A neuf heures du matin.

MOHICAN.

A neuf heures! que dit-elle?
J'en reste tout étourdi;
Mais jamais mademoiselle
Ne se lève avant midi.

MADAME MOHICAN.

Excellente ménagère,
Je fais son lit en deux temps.

MOHICAN.

Mais tu ne peux pas le faire,
Quand elle est encor dedans.

CORA.

J'entends qu'on ait du cœur à l'ouvrage, etc.

LES PORTIERS.

Oui, nous avons du cœur à l'ouvrage,
Et nous travaillons bon train;
Mais on ne peut faire son ménage
A neuf heures du matin.

Mohican et sa femme sortent par le fond.

SCÈNE II.

CORA, *seule d'abord, puis* ROSINE.

CORA, *avec mépris.* Racaille!.... Il faut pourtant que je ménage cette paire de portiers.... je peux en avoir besoin pour la comédie de mœurs que je prémédite... Pauvre Rosine! si je l'abandonnais à elle-même, dans sa situation épineuse, elle commettrait une série de bêtises.

ROSINE, *entr'ouvrant la porte du fond.* Cora... es-tu seule*?

CORA. Complétement.

ROSINE, *agitée.* Eh bien, ma chère, as-tu pensé à moi?

CORA. Je ne fais pas autre chose.

ROSINE. Ah! je suis dans un embarras!... C'est que, vraiment, ma situation...

CORA. Est très-simple... Tu fais connaissance, dans les Caillardes, avec un jeune homme de Dijon, qui s'enflamme pour toi... nous le rencontrons plus tard chez le traiteur, flanqué d'un ami et consommant des primeurs... il s'enflamme encore plus, demande la permission de se présenter chez toi... et ce matin, il t'écrit qu'il viendra aujourd'hui, malgré ta défense.

ROSINE. Il est vrai qu'en lui défendant de venir, j'avais compté sur sa désobéissance... mais me surprendre du jour au lendemain!... je ne croyais pas les *jeune homme* de Dijon si entreprenants, par exemple... Comme ils sont avancés en province, à présent!

CORA. C'est l'Exposition qui les a formés.

ROSINE. Qui me tirera d'embarras?

CORA. Moi, donc!... Je me suis dit : la situation se complique, l'intrigue marche.... voilà le moment de mon entrée... soyons à la réplique.

ROSINE, *riant.* Tiens! comme à ton théâtre.

CORA, *gaiement.* Mon théâtre?... j'ai soufflé dessus, ma chère... Je viens d'écrire au directeur que des réformes nécessaires à mon budget... m'empêchaient de le compter plus longtemps au nombre de mes pensionnaires.

ROSINE. Comment!... de tes pensionnaires?..... c'est donc toi qui le payais?..... je croyais que tu touchais cent francs par mois.

CORA. Cent francs par mois... à condition que je déposais à la caisse douze cents francs par an.

ROSINE, *riant.* En sorte qu'on ne faisait que te rendre ton argent.

CORA. C'est-à-dire qu'il s'arrangeait pour ne rien me rendre du tout..... j'avais tous les mois cent vingt-cinq francs d'amende... Jouez donc la comédie, à cent écus de perte par an!.. merci! (*Fièrement.*) J'ai rendu mon portefeuille.

ROSINE. Te revoilà libre.

CORA. Je ne fais plus partie de la troupe, je rentre dans le civil... D'ailleurs, si tu savais comme on est volé au théâtre!... Ah! ma chère, que les avant-scènes sont devenues pas grand'chose!... Tu comprends, ils ont des gants paille à dix-neuf sous, ils vous écrivent sur du papier Marion à quinze centimes, et le patchouli est pour rien..... Mais, parlons de toi...

ROSINE. Je ne sais où donner de la tête... car, voyant que ce jeune homme prenait la chose au sérieux, je lui ai dit que je demeurais chez mon oncle et ma tante... des gens très-riches, très comme il faut...

CORA. Or, en fait de logement...

ROSINE. Je loge au quatrième étage...

CORA. C'est là que finit l'escalier... comme dit la chanson.

ROSINE. Dans une petite chambre...

CORA. Que tu as l'intention de meubler... jeudi en huit.

ROSINE. Et, en fait de tante... je n'en connais qu'une seule...

CORA. Oui, chez qui tu vas, mais qui ne vient pas chez toi... C'est ma tante aussi, à moi.... nous correspondons souvent.... par commissionnaire.

ROSINE. Ainsi, il me manque l'oncle, la tante et le logement... rien que ça!

CORA. Et bien autre chose encore..... Ecoute, Rosine, ce jeune homme est riche, il arrive de sa province... il t'aime... il doit être facile de le tromper.

ROSINE. Le tromper, dis-tu?

CORA. Ne vas-tu pas le plaindre?... (*D'un ton doctoral.*) La destinée de l'homme est d'être trompé..... retiens cet aphorisme..... Mais, pour que son amour tienne et augmente... pour que tu sois sa femme...

ROSINE. Sa femme!... moi?

CORA. Qui sait?... il y en a qui épousent... il y en a peu..... mais il s'en fait encore..... dans les départements éloignés.

ROSINE. Allons donc!

CORA. Une choriste de chez nous a bien épousé un pair de France d'Angleterre..... Mais, pour qu'il en vienne là, il faut autre chose qu'une jolie figure et une taille de guêpe... il faut... (*S'interrompant.*) As-tu

* Cora, Rosine.

reçu une brillante éducation ?... écris-tu des épîtres comme madame de Sévigné?

ROSINE. Connais pas... où demeure-t-elle?

CORA. En fait de belles-lettres, tu pratiques, comme moi, une orthographe de fantaisie, qui étonne au premier abord... As-tu du moins des talents de société?... chantes-tu des airs italiens au piano?

ROSINE. J'en serais bien fâchée!

CORA, *avec aplomb.* Eh bien, ma chère, je vais te donner tout ce qui te manque.

ROSINE. Ah! bah!... un logement?

CORA. Voici!

ROSINE. Le tien?

CORA. Le tien, pour aujourd'hui.... tu es ici chez toi... j'ai prévenu les Mohican.

ROSINE. Se peut-il!

CORA. Il se peut.

ROSINE. Ah! ma bonne Cora! (*S'rrêtant.*) Mais la famille, les parents?

CORA. Le sort t'a refusé un père et une mère... tu as le droit de te subventionner d'un oncle et d'une tante... je me charge de la fourniture..... Cependant, l'article étant plus rare, cherche aussi de ton côté.

ROSINE Ah ça, es-tu folle?

CORA. Quant à la littérature et aux beaux-arts, j'ai ton affaire... Je viens d'écrire à nos amies, Zizi, Linotte et Giboulette..... Zizi, maîtresse de piano, et Linotte, ancienne élève du Conservatoire.... Giboulette, qui vient de se marier avec un fort épicier, sort d'un pensionnat de jeunes demoiselles, où elle était pion.

ROSINE. Pion?

CORA. C'est un grade de l'Université..... Giboulette était pion, avant de devenir dame.. Ainsi, résumons-nous... tu manques d'oncle et de tante : je t'en livrerai... tu es dépourvue de mobilier : j'en ai un pour toi..... ton style et ton orthographe effaroucheraient le jeune homme : Giboulette écrira pour toi... tu chantes comme une biche espagnole : Zizi chantera pour toi... Ça te va-t-il? c'est convenu, c'est conclu.

ROSINE. Mais...

CORA. Ah!... ce n'est pas tout... je veux te procurer aussi un groom... ça fait bien.

ROSINE. Un groom?... où veux-tu trouver ça?...

CORA. Laisse donc..... un petit Savoyard qu'on débarbouille... je prendrai le premier ramoneur qui va cheminer par ici. (*On entend un roulement de voiture.*) Quel est ce roulement?

ROSINE, *à la fenêtre, à droite.* C'est lui!... avec son ami d'hier!...

CORA. Qui a l'air si bête!... j'y songerai pour moi. (*Regardant.*) Et ils viennent en escargot!... quel style, ma chère!... Décidément, il ne faut pas négliger ça... ça peut avoir des suites... Suis-moi dans ma chambre... ces demoiselles ne tarderont pas à nous y rejoindre... je leur ai dit de monter par le petit escalier.

ENSEMBLE.

AIR *du roi d'Ivetot.*

Va, j'ai mes projets;
Je te promets.
Une famille :
Un couple de vieux
Respectables et vertueux.
Ma chère, à Paris,
A très-bas prix,
Fille gentille
Doit trouver de tout,
Des oncles et tantes surtout.

ROSINE.

Poursuis tes projets :
Tu me promets
Une famille;
Un couple de vieux
Respectables et vertueux...
Puisque, dans Paris,
A très-bas prix,
Fille gentille
Doit trouver de tout,
Des oncles et tantes surtout.

Elles sortent à gauche. A peine sont elles sorties, que l'on entend frapper à la porte du fond.

SCÈNE III.

ALBERT, BOURDALOUE.

BOURDALOUE, *montrant sa tête à la porte.* Tiens! c'est ouvert... (*Il entre.*) Mademoiselle Rosine, s'il vous plaît?... Elle y est?... merci.

ALBERT, *entrant.* Y penses-tu?... pénétrer ainsi...

BOURDALOUE. Je pénètre... tant pis! je pénètre...

ALBERT. Quoi! personne pour nous annoncer?

BOURDALOUE, *s'asseyant, à droite.* Ces laquais n'en font pas d'autres... Mais vois donc, vois donc quel joli intérieur! .. j'espère que tu trouves le temple digne de la divinité.

ALBERT, *soucieux.* Je trouve... je trouve que j'ai cédé un peu vite à mon premier mouvement... et, maintenant que j'ai écrit, que je suis venu... voilà que je redoute les suites de cette double démarche.

BOURDALOUE. Allons, bon!..... allons, bon!

ALBERT. Je suis entré libre dans cette maison... qui sait si je n'en sortirai pas...

BOURDALOUE. Marié?... eh bien, après?... une petite femme charmante!

ALBERT. Parbleu! je sais mieux que toi qu'elle est charmante!... mais...

BOURDALOUE, *se levant.* Et meublée!... car, je ne perds pas la tête, moi, je pense au solide... (*Touchant le siége d'un fauteuil.*) Tâte donc, tâte donc!... Comment! tu as l'air d'hésiter, quand tu trouves une femme jolie, spirituelle... des grâces... un mobilier... des vertus... et des fauteuils élastiques!... Prends ça, mon cher, prends ça..... ou je m'en arrange immédiatement... (*Avec conviction.*) Je m'en arrangerais.

ALBERT. Soit... je sais que Rosine est jolie.... je vois qu'elle est riche.... mais tout n'est pas là... Qui me dit qu'elle possède les qualités de cœur et d'esprit qui justifieraient mon choix?... si je trouverais en elle ces talents divers, ces mille petits riens, auxquels nous tenons?...

BOURDALOUE. Ah! voilà...

On entend un prélude brillant exécuté au piano.

ALBERT. Chut!

BOURDALOUE. On prélude sur quelque chose!

ALBERT, *avec joie.* Elle touche du piano, mon ami!

BOURDALOUE, *écoutant.* Et comme elle y va!... comme elle tapotte!... (*Quand le prélude est fini.*) Elle est de la force de Listz!... je lui vote un sabre d'honneur!

On entend une ritournelle; une voix exécute un fragment d'air italien.

ALBERT, *pendant le chant.* C'est elle!..... c'est elle qui chante!

BOURDALOUE, *de même.* Et de l'italien!... *Per bacco!* c'est de l'italien qu'elle lâche!

ALBERT. Tais-toi donc!

BOURDALOUE. Et des fioritures, à présent! elle chante des fioritures, comme moi avec Biscotin!... mieux même!... et tu balancerais encore, quand tu entends?...

Le chant s'arrête.

CORA, *en dehors, avec force.* Non, te dis-je, non!... laisse là ton piano, ton chant... je te déclare que cette lettre ne sortira pas d'ici!

ALBERT. Qu'est-ce donc?

SCÈNE IV.

ROSINE, CORA, ALBERT, BOURDALOUE.

ALBERT. Elle!

BOURDALOUE. L'autre!

ROSINE, *jouant la surprise.* O ciel!

CORA, *tenant une lettre ouverte.* Vous ici, messieurs!

BOURDALOUE, *à part.* Elle a toujours son même petit nez d'hier.

ALBERT. Mille pardons, mademoiselle, de n'avoir pas attendu l'autorisation de me présenter chez vous!..... mais, depuis hier, je n'avais qu'une pensée, celle de revoir ma gracieuse compagne de voyage.

ROSINE. Monsieur...

ALBERT. Je brûlais d'une telle impatience...

BOURDALOUE. Que je ne trouvais rien d'assez rafraîchissant dans la pharmacie pour calmer son effervescence... ah! qu'il était donc effervescent, mademoiselle!... ah! qu'il était donc effervescent! (*Se présentant.*) Ernest Bourdaloue, de Dijon, ami de... mon ami.

CORA, *jouant l'agitation.* Monsieur Albert... je me félicite de vous trouver ici... vous m'aiderez à empêcher cette enfant de commettre une folie... dont vous seriez la cause...

ROSINE. Cora, je te défends!...

CORA. Oh, je parlerai!

ALBERT. Une folie?

BOURDALOUE. Dont nous serions la cause?

CORA, *à Albert.* La cause bien innocente... car vous ignorez que Rosine n'est plus libre, qu'un grand et riche mariage...

ALBERT. Qu'entends-je?

CORA. Oui, monsieur, un mariage arrangé par sa famille... par ses amies.... Ce soir, précisément elle attend quelques personnes pour la présentation du futur; et vous ne voudriez pas qu'une rencontre fortuite vînt renverser tous nos projets... Ce mari, elle ne l'aime pas, je le sais... mais enfin, c'est un mari, tandis que... vous...

BOURDALOUE, *vivement.* Mais c'est un mari aussi, lui!

ALBERT, *bas.* Tais-toi donc!

BOURDALOUE, *à Rosine.* Il vient mettre sa main à vos pieds, mademoiselle. (*Gracieusement.*) C'est la plus jolie place qu'il puisse lui trouver.

CORA. Il serait vrai?.. vos intentions sont...

BOURDALOUE. Pures!

CORA. Oh! alors, monsieur, vous pouvez lire cette lettre.

ROSINE. Jamais!... je ne veux pas!

CORA, *bas.* Laisse donc!... Zizi et Linotte ont fonctionné... au tour de Giboulette... (*Haut.*) Lisez, monsieur.

ALBERT, *à Bourdaloue.* O mon ami! vois donc! quelle délicieuse écriture!

BOURDALOUE. C'est moulé... allons, allons, c'est mieux que Napoléon et moi.

CORA, *bas, à Rosine.* L'écriture de Giboulette fait son effet.

ALBERT. Qu'ai-je lu!... elle refuse le mari qu'on lui offre!... elle lui déclare qu'elle ne l'aime pas... mais avec quel ménagement, quelle délicatesse!

CORA, *bas.* Le style de Giboulette fait son effet.

ALBERT. O ciel ! elle en aime un autre !... et c'est... c'est moi !... Tiens, mon ami, lis donc, lis donc!

BOURDALOUE. C'est nous qu'elle aime !... ô félicité !

CORA, *à part.* Voilà le bouquet! (*Haut.*) Vous le voyez, monsieur Albert, le sort de mon amie est dans vos mains... déchirez cette lettre.

ALBERT, *avec joie.* Jamais ! je veux qu'elle parte... qu'elle parte à l'instant... (*Il sonne.*) Et c'est moi qui...

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN PETIT SAVOYARD, *en groom**.

LE GROOM. Mademoigelle a chonné?

ROSINE, *étonné.* Hein? que voulez-vous?

LE GROOM. Je demande chi mademoigelle...

ROSINE, *à part.* Ah ! j'y suis !... c'est l'Auvergnat de Cora. (*Haut.*) Ce garçon s'exprime si mal, que j'ai toujours de la peine à le comprendre.

BOURDALOUE. C'est un Savoyard... Tu es Savoyard, n'est-ce pas?

LE GROOM. Je chuis de l'Auvergne.

BOURDALOUE. C'est ça; tous les Auvergnats sont des Savoyards... Et qu'est-ce que tu disais?

LE GROOM. Je demande chi mademoigelle a chonné.

BOURDALOUE. Ah! très-bien ! il dit chon pour son... il demande si mademoiselle a son nez... Il faut apprendre à parler plus français que ça, mon garçon.

ROSINE. Oh! pourvu qu'il fasse bien son service.

LE GROOM. Pour che qui est de la besogne, mademoigelle verra que je ne chuis pas chot.

BOURDALOUE. Ah! ah! il n'est pas chaud à la besogne.

ROSINE. Mais non, il veut dire sot.

CORA. Voyons, prenez cette lettre, et hâtez-vous, monsieur James.

Albert s'approche et la lui donne**.

BOURDALOUE. James ?... voilà un nom de Savoyard!

Cris en dehors.

CORA. Eh! mais, j'entends...

ROSINE. Ce sont nos bonnes amies qui arrivent.

CORA, *à part, à Rosine.* Zizi, Linotte et Giboulette.

BOURDALOUE. Des *fâmes!* oh, des *fâmes!*... je me promets de la satisfaction.

Entrent les jeunes filles.

* Rosine, Cora, le Groom, Bourdaloue, Albert.

** Rosine, Cora, le Groom, Albert, Bourdaloue.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ZIZI, LINOTTE, GIBOULETTE*.

COEUR.

AIR : *Galop infernal.*

Qu'au plaisir on s'apprête !
Le plaisir est notre espoir,
En venant à la fête
Que l'on nous donne ce soir.

ROSINE. Je vous sais gré d'être venues, mesdemoiselles. (*A Albert.*) Ce sont mes amies de pension. (*Passant devant les grisettes qui remontent, et donnant la main à Cora.*) Cora, ma plus ancienne camarade**.

BOURDALOUE. Cora... quel nom ! (*Bas, à Albert.*) Et quels traits ! et quels yeux ! et quels... mais vois donc, mais vois donc quel corps a Cora !

CORA. A propos, et tes parents?

BOURDALOUE. Ah ! oui, monsieur et madame votre tante?... Je voudrais bien les connaître, monsieur et madame votre tante.

ROSINE, *bas, et vivement à Cora.* Mais es-tu folle?... je n'ai pas pu...

LE GROOM, *annonçant.* Monsieur et madame Canaillon !

BOURDALOUE. Canaillon ?

CORA. Eh! justement, les voici !

BOURDALOUE. Ah! les parents sont des Canaillons?

CORA. Une ancienne famille.

BOURDALOUE. Comment donc ! j'ai beaucoup entendu parler des Canaillons.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. *et* Mme MOHICAN, *richement, mais ridiculement vêtus****.

ROSINE, *bas.* Ah ! juste ciel ! monsieur et madame Mohican !

CORA, *bas.* Chut!

MOHICAN, *d'un ton dégagé et affectant de grandes manières.* Bonsoir, ma nièce... bonsoir, ma nièce.

CORA, *à Rosine.* Va donc embrasser ta famille.

Rosine embrasse monsieur Mohican, puis sa femme ****.

Mme MOHICAN. Mesdames et messieurs, je suis t'enchantée...

* Albert, Bourdaloue, Rosine, les Grisettes, Cora.

** Albert, Bourdaloue, Cora, Rosine.

*** Albert, Mme Mohican, Mohican, Cora, Rosine, Bourdaloue, les Grisettes à droite et à gauche.

**** Albert, Rosine, Mme Mohican, Mohican, Cora, Bourdaloue.

MOHICAN, *bas, à sa femme.* Tais-toi! (*Haut.*) Je viens un peu tard... j'avais une audience du ministre des travaux publics... à qui j'ai soumissionné un chemin de fer, de Paris à Vaugirard.

BOURDALOUE. A Vaugirard?

MOHICAN. Avec embranchement sur Strasbourg.

BOURDALOUE. Monsieur...

MOHICAN, *s'oubliant.* Que demandez-vous, monsieur? (*Se reprenant.*) A qui que j'ai celui de parler?

BOURDALOUE. Bourdaloue... Ernest Bourdaloue, de Dijon.

Mme MOHICAN, *riant.* Tiens!... dis donc, monsieur Mohican... Bourdaloue... tu as servi dans cette rue-là!

BOURDALOUE. Vous dites?

MOHICAN. Oui, j'ai servi rue Bourdaloue... j'y ai fait mon service de garde nationale. (*Bas, à sa femme, en lui poussant le coude.*) Malheureuse, tu barbottes!

CORA, *bas, à Mohican.* A votre rôle, c'est le moment.

MOHICAN. Ah! bon! (*Haut.*) Vive Dieu! ma nièce, je suis enchanté de voir cette petite réunion... réunie. C'est aujourd'hui que votre futur époux, le baron de Ménilmontant, doit vous être présenté... j'ai promis de le bénir, et je profiterai de la circonstance pour le bénir devant la société.

ROSINE. Vouloir me faire épouser un homme que je ne connais pas, que d'avance je ne puis souffrir!...

MOHICAN. Hein? qu'est-ce à dire?

ALBERT. Veuillez pardonnez, monsieur à la brusquerie de ma démarche*... j'aime, j'adore votre charmante nièce...

CORA, *à part.* Bien, le petit!

MOHICAN. Qu'entends-je?... palsambleu!

CORA, *l'approuvant, bas.* Très-bien, le vieux!

MOHICAN. Vertuchoux! me prend-on pour un oncle de comédie, pour un père dindon?

CORA, *bas.* Bravo, Mohican!

Elle remonte.

ALBERT. L'aveu que je fais n'a rien qui puisse vous offenser...

BOURDALOUE. Rien.... notre famille est honorable, notre fortune indépendante, et nous ne demandons qu'à épouser.

Mme MOHICAN, *sur un signe de Cora.* Dam! si monsieur se présente à titre de mari!

CORA. Si Rosine aime monsieur**...

MOHICAN. Oh! alors, c'est bien différent!... au lieu de bénir le baron, je bénirai monsieur. (*Nouveaux signes de Cora.*) Mais je ne puis, sans une preuve certaine de la... propreté de ses intentions...

ALBERT. Je vous comprends, monsieur... en pareil cas, on doit exiger des garanties, et je suis prêt à m'engager...

CORA, *bas et vivement, à Albert.* Il y a dans la chambre tout ce qu'il faut pour écrire.

ALBERT, *bas.* Merci! (*A part.*) Ah! mademoiselle Aline! je vais donc me venger!... (*Haut, à Mohican.*) Comptez sur moi, monsieur, comptez sur moi!

Il sort à gauche.

* Rosine, Mme Mohican, Albert, Mohican, Cora, Bourdaloue.

** Rosine, Mme Mohican, Cora, Albert, Mohican, Bourdaloue.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *moins Albert**.

BOURDALOUE. Bravo!... Futur oncle de mon ami, permettez que je vous étreigne... Ernest Bourdaloue, de...

MOHICAN. Avec plaisir.

Bourdaloue l'embrasse, passe devant lui, puis se trouvant en face de madame Mohican, qui lui tend les bras, il passe derrière elle.

BOURDALOUE, *à part***. Je me priverai du plaisir d'embrasser la future tante.

CORA. Ah ça, voyons, qu'est-ce que nous allons faire pour passer la soirée?... il faut nous amuser.

BOURDALOUE. Oui, je vote pour...

MOHICAN. Une partie de loto? comme j'en fis une hier, chez l'ambassadeur ottoman.

BOURDALOUE. Vous connaissez ce pacha?

MOHICAN. J'ai quelques relations avec la Porte.

CORA, *riant.* Vous ne craignez pas le cordon.

BOURDALOUE. Je souscris au loto... Mais d'abord, ces dames me permettront-elles de leur offrir...

CORA. Des glaces?... je les accepte.

MOHICAN, *bas, à sa femme.* Des glaces!... un de mes rêves! (*Haut.*) Parbleu! j'en fondis quinze hier, au bal de la préfecture.

BOURDALOUE. Non... pour le moment, je vous offrais des petits mirlitons.

Il les distribue.

CORA. Des mirlitons!

TOUTES. Ah! ils sont charmants!

MOHICAN. Ils sont jolis, jolis!

BOURDALOUE, *à part.* Et Albert qui disait que c'était d'un placement difficile!... il y aurait ici huit cents dames, que je débiterais toute la cargaison. (*Haut.*) Et la poésie, mesdames! et la poésie!... lisez sans crainte, elle n'a rien de leste.

CORA, *lisant.*

« Le vrai bonheur, sur cette terre
» Est près de vous, jeune Glycère. »

(*Avec pruderie.*) Ah! monsieur, vous me faites lire des choses!

* Rosine, Mme Mohican, Cora, Mohican, Bourdaloue.

** Rosine, Bourdaloue, Cora, Mohican, Mme Mohican.

BOURDALOUE. C'est extrait, je crois, des *Voix intérieures* de Victor Hugo.

MOHICAN, *lisant.*

« Ah ! que le ciel est pur ! Ah ! que le temps est beau !
» Voguons, voguons, voguons, voguons dans ce bateau.

Lamartine... » Parbleu, ce jeune instrument me rappelle la musique que je fis hier chez la petite marquesa...

BOURDALOUE, *à part.* Ah ça, il a donc tout fait hier ! (*Haut.*) A présent, je cours chercher les glaces..... Si mademoiselle veut accepter aussi une boîte de pastilles de chocolat...

Il la présente à Cora.

CORA. Des pastilles de chocolat?... je les aime beaucoup... seulement je les préfère, en tablettes.

BOURDALOUE. Je cours chercher les tablettes.

Il fait quelques pas.

CORA. Ah!... avec un baba... j'idole le baba.

BOURDALOUE, *qui est descendu à la gauche de Cora.* Je cours chercher le baba,

Il remonte.

CORA. Ah!... avec un petit homard...

BOURDALOUE, *redescendant à la droite de Cora.* Avec un petit homard aussi?... ah ! bon!... ça nous fait : des glaces, des pastilles de chocolat en tablettes, un baba, un homard... Nous n'avons plus besoin de rien?

MOHICAN, *avec réserve.* Oh ! non... je ne vois guère qu'un pâté de foie gras...

BOURDALOUE. Pour le dessert?... je vole au pâté de foie gras.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AUBRY, *portant un pâté, des bouteilles, un jambonneau, etc. Costume et tournure de viveur.*

AUBRY, *entrant gaîment et bruyamment*.* Le pâté de foie gras demandé!... présent !

AIR *des Étudiants.*

Amis de la bombance,
Vive un joyeux repas!
Qu'importe la dépense?
On n'y regarde pas!
Je veux de cette fête
Être nommé le roi;
Je veux que l'on répète
En chantant avec moi :
Tra la la la la la, etc.

TOUS.

Tra la la la la, etc.

BOURDALOUE, *à lui-même.* Ah! mais, en voilà assez de tra la la la... (*A Aubry.*) Qui êtes-vous donc, monsieur?

AUBRY. Je suis...

Tout le monde redescend et l'entoure.

Même air :

Je suis, et pour la vie,
Un joyeux boute-en-train :
Je crois à la folie,
A l'amour, au bon vin;
Je crois à l'innocence,
A l'ingénuité;
Mais quant à la constance,
A la fidélité...
Tra la la la la la, etc.

TOUS.

Tra la la la la la, etc.

BOURDALOUE. Ah! mais, ce monsieur me crispe avec ses tra la la...

Tout le monde remonte, excepté Aubry, Rosine et Cora.

AUBRY, *allant à Rosine, et l'embrassant.* Bonsoir, ma jolie petite filleule... (*Bas.*) Je suis votre parrain.

ROSINE, *stupéfaite.* Mais, monsieur...

AUBRY, *bas.* C'est convenu avec Cora. (*Allant à Cora.*) Charmante Cora, permettez... (*Il l'embrasse, bas.*) Je suis le parrain!.. C'est convenu avec Rosine.

ROSINE, *à part.* Cora ne m'avait pas prévenue !

CORA, *à part.* Rosine ne m'avait pas dit ça !

AUBRY. Ah ça, qui est-ce qui me débarrasse?

BOURDALOUE. Voilà ! voilà !

Il prend ce qu'Aubry tient dans ses mains.

AUBRY, *donnant à doite et à gauche des bouteilles qui sont dans les poches de son paletot.* Et par ici encore !... et par là !... par là aussi !

BOURDALOUE. Ce monsieur est bourré de bouteilles... comme je l'étais de mirlitons... Il aura emprunté de l'argent, payable en Champagne.

AUBRY. Tiens !... et ces braves parents que je n'avais pas aperçus* !...

Il va prendre les mains à monsieur et madame Mohican.

Mme MOHICAN, *le regardant fixement.* Tiens! c'est ce monsieur qui est venu hier me parler dans ma loge!

BOURDALOUE. Dans votre...

CORA, *vivement.* Dans sa loge... aux Italiens.

MOHICAN. Oui, aux Italiens... je raffolle de Rubino et de Tamburina.

AUBRY, *à Bourdaloue.* Monsieur Ernest Bourdaloue, si je ne me trompe.

BOURDALOUE. De Dijon. (*A part.*) Il me connaît, l'inconnu!... (*Haut.*) Vous me connaissez ?

* Rosine, Aubry, Bourdaloue, Cora, Mohican, Mme Mohican.

* Mme Mohican, Mohican, Aubry, Bourdaloue, Cora, Rosine.

AUBRY. Un peu... et nous pousserons plus loin la connaissance.

BOURDALOUE. En trinquant... nous dégusterons ce jeune périgourdin... si je l'entamais ?...

MOHICAN. Entamons! entamons!

BOURDALOUE. Justement, j'ai un couteau... si je le plongeais?...

MOHICAN. Plongeons! plongeons!

AUBRY, *l'arrêtant.* Mais non, mais non!.. nous n'en sommes pas au pâté.

BOURDALOUE. Ah! c'est différent.

AUBRY. Allons, mesdemoiselles, allons, messieurs, de l'entrain, de la gaieté!... Rions, chantons, dansons... c'est jour de folie *!

RONDE.

AIR *des Amours de Michel et Christine.*

Une ronde folle!...
Dansons la polka!

TOUS.

Ah! ça nous va! (*ter.*)

AUBRY.

De la gaudriolle
Donnons le signal!

TOUS.

C'est immoral,
Mais au bal,
C'est égal.

AUBRY.

Ici, je ne vois rien qui flambe,
Ni punch, ni lustres, ni clinquants;
Mais chaque danseur est ingambe,
Et chaque danseuse a vingt ans.
Si l'on n'est pas riche en ces lieux,
On est joyeux,
Et ça vaux mieux!

TOUS, *dansant sur le refrain.*

Ah! ah! ah! le bonheur est là!
Dansons gaiement la cachucha,
La mazourka, puis la polka,
Voire même la froteska!

AUBRY.

DEUXIÈME COUPLET.

Puis, après la danse,
Viendra le pâté.

TOUS.

Qu'il soit fêté,
Bien fêté,
Très-fêté!

AUBRY.

On fera bombance,
Puis, on chantera.

TOUS.

Ah! ca nous va,
Ca nous va! (*bis.*)

AUBRY.

Moi, je sais une chansonnette,
Où Fanchette est avec Robert.
Le beau Robert conduit Fanchette
Dans un bosquet sombre et désert...
Là, Fanchette a peur de Robert...

BOURDALOUE. Et la suite ?...

* Mme Mohican, Mohican, Rosine, Aubry, Cora, Bourdaloue.

AUBRY.

Je ne la dirai qu'au dessert.

TOUS, *en dansant.*

Ah! ah! ah! c'est charmant, cela!
On rira... le bonheur est là.
Il faut, après la froteska,
Finir par cette chanson-là!

Les femmes remontent.

BOURDALOUE. Ouf! la danse, ça creuse l'œsophage... je crois qu'il est temps d'entamer...

MOHICAN. Entamons! entamons!

BOURDALOUE. Justement, j'ai un couteau sur moi..

MOHICAN. Plongeons! plongeons!

AUBRY. Mais non! mais non!... ce n'est pas encore l'heure.

MOHICAN. Ah ça, mais, il retarde, votre pâté!

BOURDALOUE. Je soupçonne que le parrain veut le garder pour les fiançailles.

AUBRY. Les fiançailles?... de quelles fiançailles parlez-vous ?...

SCÈNE X.

CORA, ROSINE, ALBERT, MOHICAN, AUBRY, BOURDALOUE, Mme MOHICAN, GRISETTES, *toujours à droite et à gauche.*

ALBERT, *sortant de la chambre à gauche.* Voici, monsieur, un écrit qui doit rassurer votre sollicitude.

AUBRY, *à part.* Lui! (*Haut.*) Qu'est-ce donc ?

BOURDALOUE, *gaiement.* Une promesse de mariage... Rien que ça!

AUBRY. Plaît-il?

MOHICAN. Oui, cher parrain, monsieur m'a demandé la main de ma nièce... que j'avais promise à ce cher Ménilmontant... et, comme je n'ai qu'une parole... je la reprends.

AUBRY, *sévèrement.* Ma filleule, ma petite Rosine à monsieur!... Quoi! oncle imprudent!... sans consulter son parrain, son second père, vous avez...

MOHICAN. J'ai accepté.

AUBRY, *avec force.* Et moi, je refuse!... (*S'approchant de Rosine**.) Moi, qui suis le parrain de ma filleule... tout autant que vous êtes l'oncle de votre nièce!

CORA. Comment ?

ROSINE. Que dit-il ?

ALBERT. Mais, de quel droit, monsieur?...

AUBRY. De quel droit!... vous me le de-

* Cora, Rosine, Aubry, Albert, Mohican, Bourdaloue, madame Mohican.

mandez, monsieur!... Et voilà comme on est volé dans ce maudit Paris!... une pauvre jeune fille d'une famille si respectable, si honorable, si vénérable!... fi! c'est affreux, monsieur!...

BOURDALOUE. Ah ça, qu'est-ce qu'il a donc, l'homme au pâté?

MOHICAN, *à part*. Où diable a-t-on été chercher ce parrain-là?

ALBERT. Mais vous expliquerez-vous enfin, monsieur?... Qu'avez-vous à me reprocher?

AUBRY. De vouloir vous introduire dans notre sein, vous, qui êtes sans ressources!

TOUS. Sans ressources!

AUBRY. Faites l étonné, monsieur... comme si vous ne saviez pas la baisse survenue à la Bourse et qui ruine toutes vos espérances!

ALBERT. Que dites-vous!... une baisse?

AUBRY. Qui vous ferait perdre cent mille francs de plus, si vous pouviez les payer... et vous le savez bien, vous, qui étiez réduit hier à emprunter de l'argent à un usurier... lequel vous payait en bouteilles vides, en perroquet et en mirlitons!

TOUS. En mirlitons*!

CORA. Je me disais aussi : mais où ce monsieur a-t-il pris tant de mirlitons?

ALBERT. Ruiné!

AUBRY, *bas, à Bourdaloue, qu'il prend à part*. Et c'est pour accomplir un pareil mariage, que ma filleule n'a pas craint d'élever à la dignité d'oncle et de tante de misérables portiers.

BOURDALOUE, *bas*. Des portiers?...

AUBRY. Eh! sans doute!

BOURDALOUE. Voyons ça... (*Allant derrière monsieur et madame Mohican, qui causent.*) Cordon, s'il vous plaît!

Mohican et sa femme surpris font tous deux le geste de tirer le cordon.

MOHICAN. Hein? qu'est-ce que c'est?

BOURDALOUE. A c'te loge, portiers, à c'te loge!

Mohican et sa femme remontent.

ALBERT, *à Rosine*. Des portiers!... ah! mademoiselle, c'est affreux!

* Cora, Rosine, Aubry, Bourdaloue, Albert, Mohican, madame Mohican.

CORA. Eh! bien! il est gentil, le parrain que tu t'es choisi là!

ROSINE. Moi?... mais pas du tout!... c'est toi qui me l'as amené!

Aubry remet dans ses poches toutes ses bouteilles.

BOURDALOUE. Qu'est-ce qu'il fait donc, le parrain?

CORA. Mais je ne connais pas du tout ce monsieur!

ROSINE. C'est la première fois que je le vois!

ALBERT. Comment! cet homme n'est pas votre parrain?

ROSINE. Non, monsieur.

CORA, *à Aubry, qui est revenu au milieu, chargé de tous ses comestibles*. Nous expliquerez-vous, monsieur, comment vous êtes ici*?

AUBRY. Certainement.

ALBERT, *de même*. Me direz-vous, monsieur, de quel droit vous vous occupez de mes intérêts?

AUBRY. Certainement.

MOHICAN, *criant*. Qui demandez-vous, monsieur?... Parlez au portier!

BOURDALOUE, *criant aussi*. Des explications! beaucoup d'explications!

AUBRY. Je suis prêt à les donner... Seulement, vous viendrez les chercher chez moi.

BOURDALOUE. Où ça, monsieur?

AUBRY. Rue...

BOURDALOUE, *vivement*. Attendez!... je sais... rue Thibautodé!...

AUBRY. N° 28!

Il sort.

CHOEUR.

AIR *des Trois polka*.

C'est affreux, vraiment!
Quel dénoûment
Pour le cœur d'un amant!

AUBRY, *rentrant*. Ah! j'oubliais mon pâté!

Il le reprend des mains de Mohican qui s'en était emparé; celui-ci lui escamote en échange une des bouteilles qu'il a dans sa poche.

Aubry sort.

CHOEUR.

C'est affreux, vraiment! etc.

* Cora, Rosine, Albert, Aubry, Bourdaloue, Mohican, madame Mohican.

ACTE SIXIÈME.

Un petit salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOHICAN, *seul*.

Il est vêtu en chasseur de grande maison et s'admire devant un psyché.

AIR : *Fragment de la fiancée : (Oui, c'est demain,)*

Je suis chasseur!
Un beau chasseur!
Plus de belle
Rebelle
Pour l'aimable chasseur!
Cet uniforme si flatteur
Me donne l'air d'un grand vainqueur!
Ah! prends garde à ton cœur,
Prends-y garde, fille
Gentille :
Car je suis chasseur!
Oui, je suis chasseur!

Ventre-saint-gris!... je voudrais me montrer dans cet ajustement à ce vieux faquin de Troupeau, qui m'a flanqué à la porte de la sienne... de porte... pour me punir du rôle vénérable que j'avais joué, avec quelque succès, chez la petite Cora... Il ne me restait plus qu'une ressource : débuter à l'Odéon dans l'emploi des oncles... et y faire entrer Malvina pour les travestis... quand ce diable de parrain, qui avait tout gâté, vint à moi et me tint à peu près ce langage: « Mohican, » je t'ai fait expulser... veux-tu entrer comme domestique dans une bonne maison?— » Volontiers, monsieur, réponds-je... et si » vous voulez réaliser un rêve de ma jeu- » nesse... c'est un caprice, une folie, je » le confesse... mais qu'importe?... au nom » du ciel, monsieur, habillez-moi en chas- » seur!» Et me voilà établi dans ces fonctions, chez monsieur Aubry, fabricant de toiles peintes, rue Thibautodé, n° 28. (*Tirant un papier de sa poche.*) Maintenant, repassons les instructions que mon nouveau maître m'a données... Moi, qui n'ai jamais eu d'instructions, j'ai besoin de m'y faire (*Riant en lisant.*) C'est cocasse... il paraît que...

SCÈNE II.

BOURDALOUE, MOHICAN, ALBERT.

ALBERT, *en dehors.* Ce doit être ici ..

BOURDALOUE, *entrant.* Oui, je crois que nous y sommes.

MOHICAN, *à part.* Les jeunes gens!... à mon affaire!...

ALBERT, *à Mohican.* Monsieur le comte de Mareignac?

MOHICAN. C'est ici, monsieur... mais il est absent.

ALBERT. Encore!... voilà la seconde fois que je me présente, et je suis étonné...

BOURDALOUE, *brusquement.* Est-il mort, à la fin?... s'il est mort, ayez la franchise de le dire... nous l'excuserons.

MOHICAN. Si ces messieurs veulent attendre...

ALBERT. Non... Indiquez-moi, je vous prie, dans cette maison, le logement de monsieur Rigobert.

BOURDALOUE. Le parrain de mademoiselle Rosine.

MOHICAN. C'est ici, monsieur.

ALBERT. Ici?

MOHICAN. Mais il est absent.

BOURDALOUE, *étonné.* Ah!... (*A Albert.*) En ce cas, montons chez mon homme au chantage... (*A Mohican.*) Vous devez connaître, dans cette maison, monsieur Biscotin, professeur de chant?

MOHICAN. C'est ici, monsieur.

ALBERT. Encore ici?

MOHICAN. Mais il est absent.

BOURDALOUE, *étonné.* Ah! ah! (*A Mohican.*) Alors, on demande Pierre Grandgousier... un marchand de bestiaux.

MOHICAN. C'est ici, monsieur.

BOURDALOUE. Toujours ici!

MOHICAN. Mais il est absent.

BOURDALOUE, *au comble de la surprise.* Ah! ah! ah *!...

ALBERT. Que signifie?...

BOURDALOUE, *regardant Albert.* Y es-tu plus que moi?

ALBERT. Je n'y comprends rien.

Mohican consulte des notes.

BOURDALOUE. La même rue, c'était possible... le même numéro, passe encore... mais le même logement!... comment tous ces gens-là peuvent-ils s'y arranger?... Ah! tu me diras, comme ils sont toujours absents, le local est assez spacieux.

ALBERT, *à lui-même.* Ruiné!... perdu!... trompé!... Ah! ce n'est pas l'argent que je regrette?...

BOURDALOUE. Moi, si!... (*Baissant la voix.*) Car je commence à désespérer de mes vingt mille francs... il paraît décidément que les hannetons sont en déconfiture... et je n'entends plus parler des... clarinettes d'apothicaire... Eh bien! à quoi penses-tu donc?

ALBERT, *rêveur.* A la rencontre bizarre que nous venons de faire... à ce voleur, qui m'avait arrêté à mon entrée dans Paris, et que j'ai retrouvé, il y a un instant, quand tu me conduisais dans cette maison clandestine...

BOURDALOUE. Dans cette maison, où nous pouvions rattraper dix fois, vingt fois, ce que nous avions perdu.

ALBERT. Oh! n'importe... c'est encore un service que nous a rendu cet homme, il nous a empêchés d'entrer dans un de ces honteux tripots, où l'on perd à la fois son argent et son honneur!

MOHICAN. Ces messieurs se décident à attendre?

BOURDALOUE, *regardant Mohican.* Ah ça, mais... plus je l'examine **...

ALBERT. Quoi donc?

BOURDALOUE. Regarde donc, Albert!... voilà un physique qui...

ALBERT. En effet!

BOURDALOUE, *éclatant.* C'est l'oncle Canaillon!... Comment! caméléon de portier que tu es... de portier tu te fais oncle, et d'oncle tu te fais chasseur!...

MOHICAN ***. Tel que vous me voyez, j'ai été employé dans vingt-sept maisons, en qualité de concierge... c'est pourquoi, fati-

* Bourdaloue, Albert, Mohican.

** Albert, Bourdaloue, Mohican.

*** Albert, Mohican, Bourdaloue.

gué d'être toujours mis à la porte, pour ne plus être chassé, je me suis fait chasseur.

ALBERT. Mais, au moins, tu connais tes nouveaux maîtres, et tu peux nous dire...

BOURDALOUE. Oui, parle, Canaillon, parle... je t'écoute avec le plus tendre intérêt.

MOHICAN. Voilà... (*Il ouvre la bouche... la referme et salue.*) Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer *.

BOURDALOUE. Comment! tu as l'honneur de nous saluer?... mais j'aurais volontiers l'honneur de te casser quelque membre!

MOHICAN. Monsieur!... je suis armé!

ALBERT. Serait-ce encore une mystification?

BOURDALOUE. Ah! je le saurai, palsambleu! je le saurai!... je ne bouge pas de ce domicile, que je n'aie vu les Mareignac, les Rigobert, les Biscotin, les Grandgousier... Il me les faut, je les veux, je les attends!

MOHICAN. Si ces messieurs veulent passer dans le cabinet de monsieur, ils y seront plus à leur aise!

ALBERT. Allons...

BOURDALOUE. Allons-y... je m'y installe, je m'y cramponne. je n'en sors plus!

ENSEMBLE.

AIR : *Pardonnez à ma résistance.*

Comment! encore du mystère!
Espér ons/ez qu'il s'éclaicira.
Le secret que l'on veut nous/vous taire,
C'est ici qu'on nous/vous l'apprendra.

Bourdaloue et Albert entrent à droite, Mohican à gauche. Après la sortie des trois personnages, la scène reste vide. Musique à l'orchestre. Après quelques mesures, le porte du fond s'ouvre et Aubry paraît dans le costume du 1er acte. Il examine de tous côtés, puis il se dirige lentement vers le secrétaire, à gauche.

SCÈNE III.

AUBRY, BOURDALOUE, *puis* ALBERT ET MOHICAN.

BOURDALOUE, *rentrant.* J'ai oublié mon chapeau... (*Apercevant Aubry.*) Hein?... (*Il observe Aubry. Celui-ci relève sa blouse, prend un trousseau de clefs, en choisit une et l'introduit dans la serrure du secrétaire.*) Quel est ce vilain oiseau... armé d'un rossignol? (*Voyant Aubry ouvrir le secrétaire, il appelle à voix basse.*) Albert!... Albert!...

ALBERT, *paraissant.* Quoi donc?...

BOURDALOUE. Regarde!... un voleur!...

ALBERT, *s'élançant.* Un voleur!... Misérable!... (*Il va pour arrêter Aubry, celui-ci se retourne, Albert le reconnaît.*) Lui!... encore lui **!..

BOURDALOUE. Au voleur! au voleur!

ALBERT. Tais-toi!

MOHICAN, *arrivant, le sabre à la main.* Où c'qu'il est, le voleur?... où c'qu'il est*?

BOURDALOUE. Le voilà! nous le tenons!... va chercher le commissaire!

MOHICAN. Un commissaire de police?

BOURDALOUE. Bien sûr que ce n'est pas un commissaire priseur.

MOHICAN, *à Aubry.* Faut-il, monsieur?

BOURDALOUE. Comment! il demande au voleur s'il doit aller chercher le commissaire! C'est un complice!... je l'arrête **!...

AUBRY, *avec douceur.* Du tout... c'est à monsieur Albert que cet homme s'adressait. (*A Mohican.*) Allez, mon ami, allez où l'on vous envoie.

MOHICAN. Chasseur diligent, j'y cours.

Il sort.

BOURDALOUE. C'est le voleur qui envoie chercher le commissaire, à présent!... mais c'est invraisemblable!

Aubry a approché trois fauteuils.

SCÈNE IV.

BOURDALOUE, AUBRY, ALBERT.

AUBRY. Maintenant, et en attendant ce brave magistrat, nous pouvons nous asseoir... (*Il s'assied.*) Prenez place, messieurs.

BOURDALOUE, *s'asseyant machinalement.* Mais je le trouve révoltant!... c'est lui qui nous fait les honneurs de la maison qu'il dévalise!

ALBERT. Mais, à la fin, qui donc êtes-vous, monsieur?

AUBRY. Qui je suis?.. Je suis une espèce de prophète... un homme qui vous a prédit tout ce qui vous est arrivé... (*Albert s'assied.*) Ainsi que je vous en avais prévenu, on vous a volé votre esprit... votre argent... votre cœur...

ALBERT. Hélas! il n'est que trop vrai.

BOURDALOUE, *à part.* Va, ris, folâtre, folichonne, mon bonhomme... le commissaire va venir!

AUBRY, *à Albert.* Ah! c'est qu'autrefois, jeune homme, j'ai débuté comme vous... Moi aussi, j'arrivais de ma province... j'avais de l'or dans ma bourse, des billets de banque dans mon portefeuille... je venais faire fortune à Paris...

ALBERT, *se levant.* Mais vous oubliez qu'on va venir!... et après le service que vous m'avez rendu ce matin... je ne veux pas être cause... Il en est temps encore... partez...

BOURDALOUE, *se levant.* Comment! qu'il parte!... je m'y oppose!... (*Gracieusement.*)

* Albert, Bourdaloue, Mohican.
** Aubry, Albert, Bourdaloue.

* Aubry, Mohican, Albert, Bourdaloue.
** Aubry, Mohican, Bourdaloue, Albert.

Restez donc, monsieur, je vous en prie.

Il se rassied.

AUBRY. Vous êtes bien bon... je ne suis pas pressé... et d'ailleurs, je tiens à vous raconter mon histoire... C'était donc en 1820... j'arrivais par la barrière de l'Etoile... lorsqu'en entrant dans Paris, à cinq heures du matin... comme vous... je fus accosté, dans une rue, par un... monsieur, qui me demanda la bourse ou la vie.

ALBERT. A cinq heures du matin ?

BOURDALOUE. La bourse ou la vie ?... et vous donnâtes ?...

AUBRY. La bourse... le choix n'était pas douteux... Je vous avoue que ma première idée fut de retourner dans ma province... et, en vous attaquant l'autre jour, à la même heure, de la même façon, j'avais espéré... mais vous deviez, ainsi que moi, passer par toutes les épreuves... Revenons à la première période de ma vie... Ah! j'étais bête, à faire plaisir!... Aussi, ce fut une série non interrompue de piéges, de trappes, dans lesquels je tombais à chaque pas... oh! mais je barbotais!... ça devait être amusant pour ceux qui regardaient.

BOURDALOUE, *à part.* J'admire le sang-froid de ce gueux!... (*Gracieusement.*) Continue, scélérat, ton récit m'intéresse.

AUBRY. Pourtant, à force d'être dupé, borné, volé, je finis par me dire : ah ça, voyons, est-ce que ça va durer bien longtemps?... Je fis volte-face et je devins...

BOURDALOUE. Vous devîntes filou, mon cher monsieur...

AUBRY. Non, mon cher monsieur... mais, bambocheur fini!... Ah! il fallait me voir!... j'étais beau!... Que de farces, mon Dieu!... et les duels!... et les batteries dans les bals masqués!... et les déguisements de carnaval, surtout!... car c'était là ma spécialité...

BOURDALOUE. Dire que cet infâme a chaloupé en débardeur!

AUBRY. Quelquefois je n'étais pas reconnaissable... et c'est un talent, voyez-vous, qui peut servir dans l'occasion.

BOURDALOUE. Bref?

AUBRY. Bref, le peu qu'on avait laissé à l'imbécile, le bambocheur le dévora... j'étais ruiné à plate-couture... et personne pour me secourir... comme vous... personne pour me dire... comme à vous : Retournez vite à Dijon!

ALBERT. Y retourner!... quand j'ai tout perdu!... quand je n'ai plus rien!...

AUBRY, *continuant, en se levant.* Personne enfin pour me rendre... comme à vous... tout ce qu'on m'avait pris!...

Il va au secrétaire *.

ALBERT, *étonné.* Me... me rendre?...

* Aubry, Albert, Bourdaloue.

AUBRY, *lui présentant une brochure.* Ceci, d'abord...

ALBERT. Que vois-je!... ma pièce imprimée!... et imprimée sous mon nom!.... vois donc, Bourdaloue!... *par Albert Gautier*!

AUBRY. Voici, de plus, l'écrit que monsieur Florestan a donné au général de Mareignac.

BOURDALOUE, *à part.* Une restitution!..... Ah! je suis fâché d'avoir fait querir le commissaire. (*Passant près d'Aubry*.*) N'auriez-vous pas aussi à me remettre huit francs de binocle?

AUBRY. Non... mais je possède encore certaine lettre de change... (*La présentant à Albert.*) La reconnaissez-vous, monsieur Albert?

ALBERT. La mienne!

Aubry retourne au secrétaire**.

BOURDALOUE. Celle que nous avons faite à l'usurier, qui nous a criblés de mirlitons!

ALBERT. Et ma signature biffée!

BOURDALOUE. Encore une restitution!... Ah! je soupçonne que ce brave homme va tout nous rendre ici... Je suis fâché d'avoir fait querir le commissaire.

ALBERT. Au nom du ciel, monsieur, dites-moi comment il se fait... ***

AUBRY, *revenant, un portefeuille à la main.* Patience!... vous saurez tout.

BOURDALOUE, *retournant auprès d'Aubry****.* Monsieur, n'auriez-vous pas à me remettre soixante livres, prix d'une leçon de chant... avec des variations... (*Chantant.*) Ah! ah! ah! vous dirai-je, maman...

AUBRY. Non... Mais, ce portefeuille renferme soixante mille francs... (*Joie de Bourdaloue.*) Et c'est encore à monsieur Albert que je dois les rendre.

ALBERT. A moi?

BOURDALOUE, *à part.* On me néglige... on continue à me négliger!... Je suis bien aise d'avoir fait querir le commissaire.

AUBRY. Vous jouiez à la Bourse sur de fausses nouvelles... je me suis aperçu du piége que l'on vous tendait... on a joué contre vous. Ce que vous avez perdu, on l'a gagné, et gagné pour vous le rendre... Reprenez ce portefeuille, monsieur Albert : c'est l'héritage de votre mère.

ALBERT. L'héritage de ma mère!

BOURDALOUE, *à lui-même.* Brave homme!... il aura volé tout ça aux autres, l'honnête homme!... Mais décidément, mon tour doit arriver. (*A Aubry.*) Monsieur, j'ai mis vingt mille francs dans les hannetons et dans les... d'apothicaire... N'auriez-vous pas à me rendre vingt mille francs..... plus, soixante..... plus, huit francs de binocle?

* Bourdaloue, Aubry, Albert.

** Aubry, Bourdaloue, Albert.

*** Aubry, Albert, Bourdaloue.

**** Bourdaloue Aubry, Albert.

AUBRY. Je n'ai rien à vous rendre.

BOURDALOUE, *indigné.* Rien !... (*A part.*) Oh ! le commissaire !... j'ai soif du commissaire !

MOHICAN, *annonçant.* Monsieur le commissaire.

ALBERT. Ciel !...

BOURDALOUE. Enfin !

SCÈNE V.

MOHICAN, BOURDALOUE, LE COMMISSAIRE, AUBRY, ALBERT.

AUBRY, *allant au-devant du Commissaire et lui serrant la main.* Eh ! bonjour, mon cher commissaire !

BOURDALOUE, *bondissant.* Hein !...

AUBRY. Je m'impatientais, et j'ai envoyé ce garçon au-devant de vous... Vous m'apportez ce dont nous sommes convenus, n'est-ce pas ?

Le commissaire lui remet des papiers.

BOURDALOUE. Le magistrat est un complice ! (*Bas, à Mohican.*) Va chercher un second commissaire. pour arrêter le premier !

LE COMMISSAIRE, *bas.* Ce sont eux ?

AUBRY. Oui, oui... (*Haut.*) Ah ça, vous déjeunez avec moi... avec ces messieurs ?...

BOURDALOUE, *indigné.* Le scélérat nous invite !

AUBRY. Passez dans cette pièce ; nous vous suivons.

LE COMMISSAIRE, *passant à droite.* Ne vous gênez donc pas, mon cher monsieur Aubry.

Il sort à droite.

ALBERT *et* BOURDALOUE, *vivement.* Aubry !

ALBERT. L'ami de mon père !...

BOURDALOUE. Le tuteur de la petite Bizot !

AUBRY, *revenant.* Et fabricant de toiles peintes... Oui, messieurs... car...

AIR : *de la Vieille.*

Mon histoire n'est pas finie...
Dupe d'abord, et plus tard bambocheur,
Dans le commerce et l'industrie,
J'ai trouvé fortune et bonheur...
Car, je l'avoue, en toute modestie,
Votre ami, votre protecteur,
N'a pas l'honneur
D'être... un voleur.
J'étais heureux... lorsqu'un jour, votre père
M'écrit : Il part ! le fils en qui j'espère !
Quand, loin de moi, sur lui gronde l'orage,
Tends-lui la main, sauve-le du naufrage !...

Alors, j'ai mis sur votre chemin l'industriel classique qui vous demandait la bourse ou la vie... le vieux général qui voulait se battre avec vous... le parrain Rigobert qui vous traitait d'intrigant... sans parler de Biscotin et de Grandgousier (*riant*), qui dévalisaient monsieur votre mentor... et voilà comment...

Un seul ami s'est chargé de trouver
Cinq ennemis pour vous sauver !
Vous n'aviez qu'un ami... j'ai su trouver
Cinq ennemis pour vous sauver !
Nous étions six pour vous sauver !

Musique jusquà la fin.

ALBERT. Me sauver, monsieur !.. Oh ! je ne crois plus au bonheur !... lisez, monsieur, lisez cette lettre écrite de Dijon !

BOURDALOUE. Ah ! voilà !.. la petite Bizot galope en croupe sur le cheval du lancier !

AUBRY. Comment ! vous savez déjà que le frère d'Aline a changé de régiment ?

ALBERT, *avec joie.* Son frère !

BOURDALOUE. On rend l'argent volé... mais les femmes volées, ça ne se retrouve jamais !

AUBRY, *allant vers la porte à droite.* Eh ! bien ! si fait ! tout se retrouve ici... et la preuve...

Il montre une jeune fille qui vient de paraître conduite par Mohican.

ALBERT, *s'élançant vers la jeune fille.* Dieu !.. Aline !..

LA JEUNE FILLE. Mon cousin * !

ALBERT, *hors de lui.* Est-ce bien elle ?.. n'est-ce pas un rêve ?.. Monsieur ! monsieur ! dites-moi de grâce...

AUBRY. Tout ce que vous voudrez... à Dijon... Mais, hâtons-nous... la diligence part à quatre heures, et nous avons à peine le temps de déjeuner avec ce brave commissaire, qui vient de me remettre vos passeports.

BOURDALOUE, *avec amertume.* Argent, femme, il retrouve tout... tout !.. et moi, rien !

AUBRY. Mohican, quelle heure est-il ?

MOHICAN, *tirant sa montre.* Monsieur, il est midi moins...

BOURDALOUE, *poussant un cri et courant près de Mohican.* Ah !... Est-ce bien elle ?... n'est-ce pas un rêve ?.. ma grande montre !... (*A Aubry, auquel il se cramponne*). Monsieur ! monsieur !... où suis-je ici ?

AUBRY. Rue Thibautodé, n° 28.

CHOEUR FINAL.

AIR : *Valse de M. Guénée.*

A table, mes amis !
Prêts à quitter Paris,
Dans un repas joyeux
Faisons-lui nos adieux...
Désormais réunis,
Retournons au pays,
Pour trouver le bonheur qui n'est pas à Paris.

* Bourdaloue, la jeune fille, Albert, Aubry, Mohican.

FIN.

Paris. — Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.